35¢

CITÉ LIBRE

XIe année, No 27 MAI 1960 NOUVELLE SÉRIE

LA VIOLENCE ET LES NOIRS

(Lire en page 3 l'article de Michael Oliver et en page 18 l'article de Jacques Hébert)



SOMMAIRE

Sommaire

Revue mensuelle
XIe année, No 27
Mai 1960

Comité de rédaction

Directeur:
Gérard Pelletier

Directeurs-adjoints:
Jean-Charles Falardeau
Pierre-Elliott Trudeau

Secrétaire de la rédaction:
Jacques Hébert

Imprimé à Montréal par
l'Imprimerie Judiciaire Enrg.

Autorisé comme envoi postal
de deuxième classe
Ministère des Postes
Ottawa

Rédaction et administration:
1130 est, rue Lagauchetière
Montréal 24 — LA 3-1182

Service des abonnements
Périodica Inc.
5090, ave Papineau
Montréal 34 — LA 6-3361

Abonnement annuel: $3.50
Abonnement de soutien: $10

Vente au numéro:
Agence de Distribution Populaire
1130 est, rue Lagauchetière
Montréal 24 — LA 3-1182

La maquette typographique est de Gilles Robert

CITÉ LIBRE
NOUVELLE SÉRIE

A qui appartient Cité Libre?

Dans sa livraison de février 1951, soit dans la deuxième année de son existence, *Cité libre* répondait à cette question de la façon suivante: "Personne ne possède la revue. Tiré à 500 exemplaires, le premier numéro nous coûtait 250 dollars. Les dix collaborateurs réguliers ont misé chacun 25 dollars et sont rentrés dans leurs fonds en distribuant chacun cinquante exemplaires à 50 cents pièce. Les administrateurs de carrière souriront; nous sourions aussi."

Pour marquer son dixième anniversaire *Cité libre* s'est réorganisée. Non contente de faire peau neuve dans sa présentation, la revue adopte un nouveau rythme de parution. Elle devient mensuelle. Au plan administratif, elle devient une coopérative d'éditions en bonne et due forme, qui comprend déjà — et les portes n'en sont pas fermées — une cinquantaine de membres.

Ces cinquante membres, actionnaires de la coopérative, sont donc les propriétaires de la revue. Réunis en assemblée générale annuelle, ils élisent un conseil d'administration qui, à son tour, choisit le directeur de la revue. Tous les abonnés sont reconnus comme membres auxiliaires de la coopérative et invités à l'assemblée générale qui a lieu en octobre autant que possible.

Le conseil d'administration, élu lors de l'assemblée générale du 19 janvier 1960, est formé des personnes suivantes:

PRÉSIDENT :
Jean Dostaler

VICE-PRÉSIDENT :
James Hodgson

SECRÉTAIRE :
Claude Longpré

TRÉSORIER :
Yves-Aubert Côté

DIRECTEURS :
Benoit Baril
Jacques Hébert
Edgar Lespérance
Gérard Pelletier
Pierre-E. Trudeau

COMITÉ DE SURVEILLANCE :
Jeanne Lapointe
Jean Marchand
J.-Z.-Léon Patenaude

ARCHIVISTE :
Pierre Tanguay

VÉRIFICATEUR :
Bernard Dubé, C.A.



L'Afrique britannique

Michael Oliver

DANS un livre récent, le sociologue américain, C. Wright Mills, a souligné un des attraits profonds de la guerre: la simplification. Dans une situation infiniment complexe, comme celle des Etats-Unis, aujourd'hui, la tentation est très forte pour l'élite économique et politique d'éluder les décisions délicates de la diplomatie, de refuser de faire face aux exigences de l'aide aux pays sous-développés, et de concentrer leurs efforts sur les armements. Rien de plus concret, de plus tangible qu'une bombe atomique et sa fusée porteuse, qui peut la lancer au coeur d'un pays hostile. La mort règle tout – et une politique ancrée sur la force , même si elle conduit à la mort universelle, comporte quelque chose de plus solide que les subtilités d'une paix froide.

Mais la politique de la violence peut revêtir bien des masques divers, et il n'est que trop aisé, pour ceux qui condamnent les tragiques erreurs des grandes puissances, de glisser ensuite sur la même pente quand ils s'occupent des problèmes d'Afrique.

Admettons qu'en certains endroits, il n'est plus question de nuances. La police d'Afrique du sud tue quatre-vingts noirs en tirant dans le dos d'une foule en fuite, selon l'évêque anglican de Johannesberg. Pas de problème. Les bons se séparent des méchants avec une netteté admirable. On sait tout de suite où l'on doit se placer. C'est une situation de violence et de mort; les lignes sont droites.

Mais quand il s'agit du moment qui précède le recours à la force? Quand les hommes cherchent encore un moyen de vivre ensemble – dans une atmosphère de haine, d'exaspération, de mesquinerie... mais aussi d'espoir? Il n'est pas question, bien entendu, d'oublier tout principe. La liberté est un bien: liberté personnelle, liberté nationale, liberté économique—prospérité sans entraves impérialistes – toutes les formes de la liberté sont désirables. Et le colonialisme est un mal. Mais quand on sait qu'en établis-

sant une de ces libertés on en supprime une autre? Et s'il y a division fondamentale entre les noirs eux-mêmes? Si les uns demandent un régime fondé sur les tribus et les autres un Etat moderne? On peut au moins se demander si, en réclamant la disparition immédiate, sans délai et sans nuances, de tout lien colonial, au nom des principes de liberté et d'égalité, on ne réclame pas, en fait, la simplicité de la violence. Bornons la discussion à trois possessions africaines de la Grande Bretagne: le Kenya, la Fédération d'Afrique centrale, l'Ouganda.

LE KENYA

Dans les deux premiers cas, le problème fondamental ressemble un peu à celui d'Algérie. Une minorité de colons européens, qui monopolise la plus grande partie des richesses du pays, a toujours occupé, sous le régime britannique, les postes de commande politiques et administratifs. Au Kenya, les blancs ont accaparé presque tous les champs fertiles des *White Highlands* et jusqu'à tout récemment, la loi leur interdisait de vendre leurs terres à des noirs, pour le cas assez improbable où l'idée aurait pu leur en venir. Il y a sept ans, la violence éclatait, sous forme d'une campagne de terreur conduite par les Mau-Maus. Aujourd'hui, une paix fragile permet d'inaugurer un nouveau régime constitutionnel. Le secrétaire aux colonies de la Grande Bretagne, M. Iain Macleod, a réussi à gagner l'adhésion des modérés européens à un projet qui établira pour la première fois une législature à majorité noire et un conseil exécutif où les Africains seront représentés. Voici donc une des rares occasions qui semblent permettre de faire un pas vers la collaboration et l'association des races; une conjoncture où les extrémistes du côté blanc et les désespérés du côté noir n'occupent pas le centre de l'arène.

On ne saurait exagérer la délicatesse de la situation. Quand M. Michael Blundell chef du *New Kenya Party*, est rentré de la conférence de Londres, un groupe de colons a jetté à ses pieds les trente pièces d'argent du traître. Tom Mboya, un chef syndicaliste ferme et calme, met au jeu, dans cette expérience, toute l'influence qu'il possède sur les éléments politiques reliés au mouvement Mau-Mau. Mais le fait capital et fort peu agréable du Kenya d'aujourd'hui, c'est que le colonialisme anglais, responsable des problèmes actuels, peut seul les régler sans recourir à la violence totale. Si la Grande-Bretagne peut garder le contrôle pour quelques années encore (et même si, pour maintenir sa position, M. Mboya doit demander qu'elle se retire dès 1960) il est possible qu'elle parvienne à consolider suffisamment la position des modérés pour leur permettre de bâtir un régime viable — un régime qui satisfasse aux justes revendications des noirs sans recours à la force ni à la dévastation économique.

LA FÉDÉRATION D'AFRIQUE CENTRALE

La Fédération d'Afrique centrale pose des problèmes similaires, mais encore plus aigüs. Economiquement, les trois régions qui la forment: Rhodésies du sud et du nord et Nyasaland — constituent la structure d'un avenir stable et prospère. Mais de tout autre point de vue, la situation est explosive. L'oligarchie blanche, qui partage presque toutes les attitudes de ses voisins Boers (et ces derniers constituent une fraction considérable de la population de la Rodhésie du sud) prêche, en paroles, une politique d'association des races. Mais les faits se moquent de ces déclarations. L'enquête britannique qui a suivi la dernière éruption de violence au Nyasaland a révélé que toutes les techniques de l'état policier avaient été mise en oeuvre pour écraser les nationalistes africains. Ce qui reste du pouvoir britannique — la partie qui n'est pas encore passée aux mains des colons — constitue la dernière et bien faible chance d'une politique qui pourrait canaliser les forces de maturation africaine dans des voies non-violentes.

Une série d'événements récents indique que le gouvernement britannique s'efforcera d'agir d'une façon plus énergique et plus réaliste qu'auparavant. On peut souligner d'abord la libération du docteur Mastings Banda, chef nationaliste du Nyasaland, emprisonné depuis le coup de force mentionné plus haut, pendant la visite du secrétaire aux colonies, vers la fin de mars. Mentionnons, en second lieu, que grâce aux fortes pressions exercées par le parti travailliste anglais, la Commission Monckton, chargée d'une étude de la Fédération, préparatoire à la conférence constitutionnelle de l'été prochain, ne se limitera pas à la formule fédérative actuelle, si détestée par les noirs du Nyasaland qui, contrairement à ceux des Rhodésies, n'ont jamais eu le problème d'une colonisation par les blancs.

L'OUGANDA

L'absence de toute population européenne enracinée simplifie aussi le cas de l'Ouganda. Mais cela ne veut pas dire que la situation est dépourvue de toute difficulté. Plusieurs milliers d'Indiens, établis sur ce territoire, constituent un problème racial sérieux, même s'il n'est pas aigu. Et le principal obstacle, en Ouganda, ce sont les divisions qui existent entre les Africains eux-mêmes. Le Buganda, par exemple, est en même temps plus avancé et plus chargé de structures traditionnelles difficilement adaptables aux exigences du vingtième siècle, que les autres parties du pays. Sous une politique britannique d'autorité indirecte, le parti Kabaka du Buganda a non seulement gardé mais étendu son influence. Mais face à ce groupement et à ses chefs de tribus, une élite africaine, instruite et adaptée aux moeurs occi-

dentales, réclame une indépendance basée sur un Etat unitaire et centralisé. Sans doute cette dernière formule permettrait-elle aux citoyens de l'Ouganda de remplir un rôle beaucoup plus important dans les conseils pan-africains et d'élever le niveau de vie du peuple plus efficacement et plus rapidement. Mais si la Grande-Bretagne se retire de l'Ouganda brusquement, il est presque assuré que ni l'un ni l'autre de ces deux formations nationalistes ne pourra l'emporter sans recours à la force. Une retraite subite mènerait fatalement au chaos, à des pertes énormes en vies humaines et à une véritable impasse politique: l'impossibilité d'établir les structures d'un état viable.

Si l'on veut éviter la solution la plus simple, mais aussi la plus stérile, de ces problèmes africains, il semble qu'on ne puisse pas, en toute honnêteté, se borner à une dénonciation sans nuance du colonialisme. Si paradoxal que cela puisse paraître, il faudrait plutôt appuyer à la fois les mouvements africains de libération et favoriser la continuation, sur une période minimum, du régime colonial libéralisé. Mais on ne peut suggérer pareille attitude sans réserves sérieuses. Le colonialisme, même dans sa forme la plus libérale, est un mal en lui-même. Il s'appuie sur une notion fausse en donnant pour fondement aux relations humaines la subordination d'une race à une autre. Chaque jour qu'il dure, il porte atteinte aux valeurs humaines fondamentales. Si l'on doit le supporter pour une courte période encore, afin d'éviter un état de choses plus grave, c'est seulement à des conditions précises et strictes. Pour les cas examinés ici, on peut stipuler aux moins deux conditions essentielles: 1) Obligation pour la puissance coloniale de reconnaître que l'avenir appartient aux majorités noires et d'agir toujours en ce sens; 2) Retrait de la puissance coloniale aussitôt qu'il existe une *possibilité* raisonnable de stabilité. Si l'on attendait la certitude, la colonisation n'aurait pas de fin.

Pour que la Grande-Bretagne puisse remplir la tâche difficile qui s'impose, elle doit aussi se dissocier de la ruine imminente à laquelle les autorités sud-africaines mènent leur pays. Les tragédies qui commencent à s'y dérouler augmenteront sans doute les difficultés dans les régions du nord. On doit s'attendre à une réaction de sympathie, plus ou moins violente, parmi tous les Africains. Mais il reste possible aussi que l'intransigeance des colons de la Fédération centrale et du Kenya s'emenuise face à la force irrésistible des hommes qui veulent se libérer.

★

LA DIMENSION HORIZONTALE DANS L'ÉGLISE

Louis O'Neill

I

UNE préoccupation plutôt récente des spécialistes de l'histoire ecclésiastique est d'accorder plus d'attention à la vie de l'Eglise dans son ensemble et d'éviter de restreindre trop la description des événements à la vie et aux activités des grands personnages ecclésiastiques ou à celle des princes et chefs d'Etat chrétiens. On a noté que cette préoccupation est reliée aux développements de la sociologie religieuse, elle-même stimulée par certains points d'interrogation que des canonistes ont posés touchant l'influence réelle des normes canoniques sur la pratique religieuse. "Brusquement, écrit Jean Chelini, les projecteurs de la recherche ont abondonné le choeur et les célébrants, les saints prêtres de nos presbytères, pour se concentrer sur le petit peuple fidèle massé dans les nefs, pour se répandre au dehors du sanctuaire, sur ce grand peuple apparemment oublieux de son baptême et de ses exigences, mais qui par les liens lâches et tenus continue à se rattacher à l'Eglise". (1). Cet intérêt pour la vie du peuple chrétien et ce qu'il représente dans la vie ecclésiale, contribue, selon Chelini, à corriger l'image trop cléricale que la plupart des manuels nous tracent de l'Eglise.

L'ACTIVITÉ DES PETITES GENS

Les documents qui décrivent la vie du peuple chrétien et ses activités religieuses sont peu nombreux en proportion de ceux qui nous parlent des évêques et des groupements ecclésiastiques. Ce qui d'ailleurs est assez naturel. Ce sont les clercs qui rédigent l'histoire ecclésiastique. Ils parlent de ce qui les concerne de plus près. De plus, la structure même de l'Eglise légitime apparemment une telle façon de procéder. Il reste que l'on peut discerner, tout le long de l'histoire de l'Eglise, et cela en dépit de la discrétion des documents, une incessante activité spirituelle au niveau de ce que nous appelons la dimension horizontale de l'institution ecclésiale, expression que nous essaierons de préciser dans cet essai. Cet aspect de l'histoire chrétienne doit retenir notre attention, car il concerne une donnée majeure de ce mystère de fois qu'est le Corps Mystique du Christ.

En lisant les Actes des Apôtres et les épitres de saint Paul, on perçoit, à plusieurs reprises, les manifestations d'un bouillonnement spirituel dont les animateurs sont des débardeurs, des fabricants de tentes, des lettrés, des commerçants, d'humbles femmes (2). C'est un peuple de petites gens qui propage la foi nouvelle aux quatre coins de l'Empire, au hasard des voyages et des rencontres. En certains endroits que visitent les apôtres, ceux-ci trouvent des chrétiens déjà sur place, convertis par des missionnaires d'occasion. Des inconnus ouvrent la voie à la pénétration du Message. De simples croyants circulent à travers le désert et même y établissent un centre de prières, comme les ermites ou les cénobites. D'autres fréquentent les abords des grandes voies maritimes. Et de tels faits se répéteront à diverses époques. Parfois, ce sera la fidélité des petites gens qui sauvera l'Eglise. Newman a montré qu'au temps de la crise arienne ce furent des laïcs qui, avec quelques prélats courageux, se révélèrent les principaux défenseurs de la foi, alors qu'un nombre considérable d'évêques avaient versé dans l'hérésie. Le même théologien a signalé qu'à toutes les époques la qualité de la présence laïque a exercé une grande influence quant à la défense et l'expansion de la foi (3).

RÔLE PRÉDOMINANT DES CHEFS RELIGIEUX

Avec des hommes de la trempe d'un Justinien, l'Eglise d'Orient connaît une tendance au césaropapisme qui contribue à mettre en relief l'aspect directif et hiérarchique de l'Eglise. Justinien n'était pas évêque mais, dans la pratique, il était plus que cela. Son prestige, au plan même de la vie ecclésiastique, dépassait celui du pape. En Occident, où les Barbares ont envahi le vieil empire romain et détruit beaucoup d'institutions civiles, de fortes personnalités d'évêques, tels que saint Léon, saint Grégoire le Grand, Grégoire de Tours, saint Martin et saint Rémi remplissent une fonction à la fois temporelle et spirituelle au milieu de ces peuplades grossières qui naissent lente-

---

(1) Jean Chelini, "Histoire ecclésiastique et peuple chrétien", dans la revue **Signe du Temps,** février 1960, p. 20.

(2) Voir v.g. **Actes,** IV, 32-34; IX, 36-37; XVII, 24 ssf. — Aux Romains, I, 8 ssq. — Ie Cor, XVI; Philippiens, I 3ssq — Ie Tim, V, 3 ssq. etc. — Voir aussi; Le Breton et Zeiller; **l'Eglise primitive,** coll. **Histoire de l'Eglise,** de Fliche et Martin, t. I, p. 133 ssq. — Aussi **ibid,** p. 397 ssq, etc. —

(3) Voir l'étude "On consulting the Faithful in matters of doctrine", dans le **Rambler,** juillet 1959 — Texte français dans **Pensées sur l'Eglise,** Coll. Unam Sanctam, Ed. du Cerf, 1956, p. 402 ssq.
Voir aussi, i.e. **Lect. on present position of Catholics in England,** IX, 4 "A toutes les époques, le laïcat a été la mesure de l'esprit catholique; il a sauvé l'Eglise en Irlande il y a trois siècles, et l'a trahie en Angleterre. Nos chefs spirituels étaient bons, mais nos laïcs ont été lâches."

ment à la civilisation. Héritiers de l'antique tradition culturelle et politique de Rome, les chefs religieux jouissent d'un prestige considérable, déjà grand à cause de leur remarquable sainteté. Les biographes qui sentirent le besoin d'ajouter aux miracles accomplis par ces hommes une liste de faits merveilleux plus ou moins légendaires cherchaient, à leur façon, à mettre en lumière ce prestige des grands évêques du bas Moyen Age (4).

PRISE DE CONSCIENCE DU PEUPLE CHRÉTIEN

Avec le développement des villes, plusieurs mouvements religieux viennent manifester une prise de conscience nouvelle au sein de la masse chrétienne. La formation des communes introduit sur la scène une force sociale nouvelle qui tend à contrebalancer le pouvoir des princes et des évêques. Elle influe aussi dans le sens d'un éveil à l'idée de l'Eglise considérée comme le peuple, l'assemblée des croyants. Le mouvement fut aussi inverse. Certains croient retrouver les premiers linéaments de la pensée démocratique moderne dans les exposés des penseurs médiévaux préoccupés de définir le statut du peuple de Dieu et des notions telles que celle de collégialité (5). C'est un produit de ce courant idéologique que l'on retrouve sous la plume de Boniface VIII, pourtant peu suspect de démocratisme, lorsque, parlant de la vie concrète de l'Eglise, il écrit: "Ce qui intéresse tout le monde doit être approuvé communautairement par tout le monde" (6). Les institutions religieuses sont nombreuses qui révèlent une perception de l'idée d'Eglise comme étant une oeuvre à faire, une réalité à bâtir et dont on est responsable, même si on n'appartient pas à sa partie enseignante; ainsi les chevaliers, les croisés, les religieux laïcs engagés dans le service des malades, les premiers adeptes de la réforme franciscaine, les membres des corporations, confréries, tiers-ordres, etc. On peut apprécier diversement la valeur religieuse de ces multiples initiatives. Une chose est certaine; elles révèlent une conscience croissante d'être le peuple des croyants, les pierres vivantes de l'édifice.

IMAGES COMPLÉMENTAIRES DE L'ÉGLISE

Dans la rencontre, la coordination, parfois l'opposition des facteurs actifs qui oeuvrent au sein de la chrétienté médiévale, deux images de l'Eglise, complémentaires l'une de l'autre, s'esquissent progressivement. Les premiers traités de l'Eglise, phénomène relativement récent dans son histoire puisqu'il date du XIVè siècle, (7) incluront ces deux aspects, insistant tantôt sur l'un tantôt sur l'autre. L'Eglise ainsi décrite, c'est d'une part l'institution des moyens de salut: Magistère, doctrine et sacrements. Mais c'est aussi la société des fidèles, la communauté des baptisés, de ceux qui professent la même foi en Jésus-Christ. Les tensions au sein de l'Eglise, les réclamations de réforme de la part de certains et les raidissements d'attitude chez d'autres feront qu'au lieu d'unir les deux aspects, on insistera trop unilatéralement sur l'un ou sur l'autre. Une caractéristique des hérésies qui précèdent la Réforme de Luther est d'exagérer la donnée *société des croyants.* Avec l'apparition du protestantisme, cet unilatéralisme sera poussé à l'extrême au point de nier dans la pratique la fonction de l'Eglise comme médiatrice visible et nécessaire au plan des moyens de salut (8).

HÉRITAGE DE LA CONTRE-RÉFORME

La tâche de réprimer les erreurs est difficile. On peut en effet subir le contrecoup pernicieux des erreurs mêmes que l'on combat. La dure lutte que l'Eglise de la Contre-Réforme dût livrer pour préserver son unité et le dépôt de la foi n'a pas été sans affecter l'image vécue par les catholiques de la réalité ecclésiale. La remarquable liberté de pensée et d'expression dont semblent avoir joui les penseurs dans la période qui précéda la Réforme fut perdue. Ce ne fut qu'avec malaise, en usant de restrictions et de sourdines, qu'on rappela des vérités basiques telles que l'éminente dignité des croyants, le sacerdoce des fidèles, la vocation chrétienne au sein du temporel, l'activité créatrice de l'Esprit-Saint en chaque baptisé, et ainsi de suite. La Réforme avait causé une sorte de traumatisme qui a affecté dans la suite la conscience vécue des vérités chrétiennes. Cet effet de contrecoup se fait encore sentir de nos jours dans la façon de penser de beaucoup de clercs et de laïcs, en dépit du renouveau de perspectives provoqué par l'Action Catholique et le mouvement liturgique. A aucun moment, la notion de la réalité ecclésiale dans toute son intégrité ne fut niée mais son interprétation en fut parfois restrictive au point de nuire à sa perception vraiment vécue. Un bel exemple de l'approche restrictive nous est fourni par cette explication de Palmieri concernant l'expression *Sacerdoce saint et royal:* "L'Eglise est dite un Sacerdoce saint et royal parce qu'elle est un royaume gouverné par des prêtres et qu'elle est ordonnée à un culte divin devant s'exprimer spécialement par des actes hiérarchiques." Comme le signale le Père Congar, comment peut-on

(4) Voir en ce sens la remarque de Louis Bréhier et Louis Agrain, dans **Grégoire le Grand, les Etats arabes et la conquête barbare,** Coll. Histoire de l'Eglise, de Fliche & Martin, t. 5, p. 368, 388 — 389.

(5) Voir sur ce point Y. M. Congar, **Jalons pour une théologie du laïcat,** Coll. Unam Sanctam, Ed. du Cerf, 1953, p. 60.

(6)On retrouve la même pensée chez Innocent III. Cf. Congar, **op, cit.** p. 55-56.

(7) A ce sujet, voir Congar, op. cit., p. 65-66.

(8) Voir **ibid.,** p. 58 ssq.

prétendre concilier une telle exégèse avec le sens obvie des textes du Nouveau Testament? (9)

SIGNIFICATION D'UN RENOUVEAU

Dans la perspective que nous venons d'esquisser, on peut mieux comprendre la profonde signification du renouveau d'activité chrétienne produit par des initiatives telles que le mouvement liturgique et plus particulièrement l'Action catholique. Il ne suffit pas d'expliquer le développement de cette dernière seulement par le manque de prêtres (ce qui d'ailleurs est souvent quelque chose de relatif). Elle constitue un phénomène spécifique, ayant valeur par soi et constituant une manifestation particulière du Mystère de l'Eglise. On pourrait même dire: C'est précisément là où les prêtres sont assez nombreux, du moins au sens d'une présence active au sein de la communauté chrétienne, que l'Action catholique jaillit et croît, et cela à titre d'élément valable en soi et perfectif de l'Eglise et non seulement comme activité accessoire et de remplacement. Ce qui, nous l'avouons, est un point de vue peu en accord avec l'idée souvent émise que l'Action catholique n'est utile que pour les milieux déchristianisés et "suffisamment corrompus". Sans doute, elle s'avère encore plus urgente en ces cas mais de telles situations ne suffisent pas pour lui donner, théologiquement parlant, sa raison propre d'être.

Les constantes qui caractérisent l'Action catholique — ici nous pensons à l'Action catholique spécialisée et aux initiatives qui participent de son esprit — son révélatrices. Là où elle a pu se développer en demeurant fidèle à son dynamisme interne et n'a pas été domestiquée, elle est apparue comme un épanouissement de la dimension horizontale de l'Eglise, une actualisation des virtualités particulières du simple croyant, connotant une présence d'efficacité au sein de la vocation naturelle, dite vocation créationnelle, c'est-à-dire s'exprimant à travers des activités relevant de la nature humaine et de ses exigences: travail, culture, engagement civique, amour humain, argent ,etc. De la définition traditionnelle de l'Action catholique on peut dégager qu'un des objectifs visés est le service de la hiérarchie mais, comme on le voit, cela n'exprime pas intégralement sa raison d'être.

Une autre constante de l'Action catholique, c'est qu'elle tend à se manifester dans la ligne du témoignage évangélique au niveau de "l'homme moyen", du croyant ordinaire, ou, pour reprendre une expression de Joseph Malègue, au niveau des classes moyennes du salut. Un thème fréquent chez les militants est celui de témoignage par la présence, un peu par opposition à une influence par mode de pression ou de puissance. Il est peut-être plus significatif qu'on ne l'imagine qu'un saint comme François d'Assise exerce une telle attraction sur les militants d'Action catholique alors que la figure de Saint Ignace, qui fut pourtant un grand homme d'action, semble peu les attirer.

LES PRÊTRES-OUVRIERS

L'expérience des prêtres-ouvriers, rendue possible grâce à cet apôtre remarquable que fut le cardinal Suhard, s'inscrit dans la même ligne d'activité ecclésiale. Il ne s'agit pas de porter ici un jugement sur la réalisation elle-même ou sur la décision prise de l'arrêter, mais de comprendre ce qu'elle a symbolisé. On a noté comment cette tentative en vue d'assurer une présence plus que nominale de l'organisation ecclésiastique au sein des masses populaires a bouleversé un nombre incalculable de consciences chrétiennes, tant chez les protestants que les catholiques. Beaucoup y crurent discerner une forme de cheminement mystérieux de l'Esprit. Ce désir, cette soif de vouloir relier vitalement l'Eglise aux classes populaires, cet effort afin de prouver que l'Eglise est bien la Maison du Père, le centre d'accueil de toutes les sortes de pauvretés et qu'aux pauvres la bonne Nouvelle est partout annoncée, tout cela fut bien autre chose qu'un produit de l'originalité ou une concession au goût du jour. C'était une recherche obscure d'une actualisation plus vaste et plus vitale du mystère ecclésial qui a inspiré cette expérience apostolique. Ceux qui se sont réjouis de cet échec (pour autant qu'on puisse parler d'échec) n'ont sans doute rien compris au véritable enjeu spirituel lié à cette affaire. Ils ne voient pas que d'autres essais, sans doute mieux planifiés mais inspirés d'un même idéal, devront être tentés à la place. C'est une exigence de la dimension horizontale du Mystère de l'Eglise. En effet, l'Eglise, peuple de Dieu, ne peut se résigner à limiter sa présence aux secteurs bourgeois (de classe ou d'esprit) de la cité des hommes et y trouver son principal appui. Cette limitation ne met peut-être pas en jeu son prestige social, mais elle handicape évidemment son influence spirituelle. Car c'est alors une image mutilée qu'elle présenterait aux hommes d'un grand Mystère qu'elle porte en elle: celui du Christ Incarné, venu pour rassembler tous les hommes de bonne volonté et témoignant une présence de prédilection avant tout parmi les petits, les pauvres, ceux qui ont faim et soif de justice, ceux chez qui la misère du corps empêche de prendre conscience qu'ils ont une âme, tous ceux chez qui la recherche quotidienne des biens matériels risque de bloquer toute ouverture sur l'univers de la foi.

Ce que nous venons de dire explique en partie pourquoi l'expérience des prêtres-ouvriers, toute limitée et temporaire qu'elle fût, a produit une telle sensation et fut un événement marquant de la pastorale contemporaine. Elle était spirituellement lourde de signification, d'une signification

(9) "Est enim Ecclesia regale et sanctum sacerdotium quia est regnum quod a sacerdotibus regitur, quodque ad cultum divinum par actus hierarchicos speciatim exhibendum ordinatur." — Tract. de Rom. Pontif, Cité par Congar, ibid., p. 178.

que les théologiens n'ont pas fini d'approfondir. Par cela elle est déjà pleine de valeur, peu importe qu'on la considère ou non comme un échec.

II

L'investigation qui précède nous permet de tenter maintenant une description plus précise des deux coordonnées qui constituent l'image de l'Eglise. Celle-ci est un tout structuré et hiérarchique, désigné habituellement par l'une de ses parties; ainsi dans les expressions: l'Eglise permet, l'Eglise défend. Cette partie qui assure le fondement et le rattachement aux origines apostoliques, c'est le Magistère, responsable du dépôt révélé et des sacrements. Au sens strict, elle est composée du pape et des évêques. C'est la dimension verticale de l'Eglise. En un sens plus large et impropre, on rattache à cette dimension verticale beaucoup de clercs, par exemple les collaborateurs immédiats dans l'exercice de l'autorité, les curés, les dignitaires de tous calibres, les clercs que la fonction (ou le tempérament) invite à identifier aux catégories plus haut mentionnées. On pourrait même peut-être rattacher à cette dimension certains dignitaires laïcs qui jouent le rôle d'une sorte de bras séculier.

LA DIMENSION HORIZONTALE

Mais il est un deuxième aspect de l'Eglise, nous l'avons vu, qui, inégalement reconnu quant à son importance au cours des siècles, est présentement l'objet d'une prise de conscience avivée. On a noté comment la tendance à employer le mot *ecclésial* au lieu d'*ecclésiastique* est symptômatique de cette redécouverte (10). Ce qu'on tend à mieux mettre en lumière, c'est que l'Eglise hiérarchique, dépositaire de la doctrine et des sacrements, est de l'ordre des moyens et au service de l'Eglise société des croyants, en vue de l'édification du Royaume spirituel formé de ceux qui appartiennent à Jésus-Christ. Contrairement à ce que pensent parfois des protestants qui, de l'extérieur, observent le catholicisme, la dimension verticale de l'Eglise n'en exprime pas toute la réalité intégrale (11). L'Eglise en tant que moyen de salut est à l'Eglise peuple de Dieu (dont aussi font partie les clercs à titre de baptisés) comme les instruments qui construisent l'édifice. Cet édifice, c'est la société des saints, le peuple des croyants. Parlant de l'ordination de la société des saints, saint Augustin emploie une comparaison qui vaut ici: "Au moyen d'instruments temporaires, l'Architecte construit la maison qui demeure". (12) L'Ecriture parle du peuple sacerdotal et la liturgie de la messe parle de la *plebs sancta,* tous les fidèles sauvés par Jésus-Christ, qui croient à son Incarnation, à la Rédemption, à la Résurrection et qui espèrent en son Retour. Tous ces croyants sont aussi l'Eglise, bien proprement et formellement. "Les laïcs, écrivait le cardinal Hlond, ne sont pas en dehors de l'Eglise. On ne peut pas les considérer comme une espèce d'ajoute à l'Eglise, comme si celle-ci ne comprenait que la hiérarchie seule". (13) Et Pie XII et déclarer:

> *"Les fidèles et plus spécialement les laïcs se trouvent aux premières lignes de la vie de l'Eglise; par eux l'Eglise est le principe vital de la société humaine.* Eux, par conséquent, eux surtout doivent avoir une conscience toujours plus nette, non seulement d'appartenir à l'Eglise, mais d'être l'Eglise, *c'est-à-dire la communauté des fidèles sur la terre sous la conduite du chef commun, le pape, et des évêques en communion avec lui".* (14)

Comme le signale ce pape, ce sont premièrement les laïcs eux-mêmes qui ont besoin de prendre conscience de cette vérité. Il y a un cléricalisme laïc qui ,comme une forme en creux, favorise le cléricalisme des clercs. Beaucoup de fidèles en effet, dans le louable désir de magnifier la vocation sacerdotale et religieuse, oublient la leur et "aliènent" leur dignité propre de prédestinés et de croyants. C'est là un genre d'humilité qui n'ajoute rien à la grandeur du sacerdoce et qui encourage d'autre part l'esprit de démission et d'irresponsabilité spirituelle. Si cette tendance se transpose au plan des activités humaines, par exemple au plan de l'action sociale et politique, elle peut être néfaste. (15) Etre laïc, si on prend le mot au sens strict, implique déjà un choix, une consécration au plan de la vie chrétienne; le terme lui-même, dans son étymologie, l'indique. (16) C'est donc mettre en veilleuse une donnée du mystère de l'Eglise que de se définir, en tant que laïc, comme du menu fretin. Ceux qui le font donnent prise à la boutade d'Edouard Le Roy disant: "Les simples fidèles n'ont que le rôle des moutons de la Chandeleur: on les bénit et on les tond". (17)

---

(10) Voir Congar, **op. cit.**, p. 82.

(11) Ainsi, cette opinion de Bismarck, rapportée par Congar (p. 74-75): "L'Eglise catholique a tout son être, elle existe et elle s'achève par son clergé; elle pourrait subsister sans communauté, la messe peut être dite sans communauté; la communauté est un objet utile pour l'affirmation de la fonction chrétienne de l'Eglise catholique, mais elle n'est pas du tout requise pour l'existence de l'Eglise."

(12) "Architectus aedifiat per machinas transituras domum manentem." Sermo 362,7 (PL 39, 1615).

(13) Lettre pastorale sur la paroisse: dans **Questions liturgiques et paroissiales,** oct. 1933, p. 216.

(14) Allocution au S. Collège, 20 février 1946.

(15) L'irresponsabilité civique fréquemment signalée comme une caractéristique de plusieurs pays dits catholiques serait, selon certains, une conséquence de cette attitude spirituelle négative.

(16) Sur cette étymologie, voir Congar, **op. cit.**, p. 19.

(17) Dans **Dogme et critique,** 1907, p. XIII. Cité par Congar, p. 77.

UNE TÂCHE PROPRE À ACCOMPLIR

Les remarques antérieures, surtout celles relatives à l'Action catholique, nous permettent de définir de quelle nature est cette fonction active du laïc dans l'Eglise. Disons d'abord que la vocation laïque n'est pas d'ordre ministériel, même si le baptême habilite chaque croyant à offrir la messe. Le terme *sacerdoce*, utilisé en parlant des fidèles, ne se réfère pas à une fonction rattachée au ministère sacerdotal. (18) Le laïc, c'est d'abord un croyant qui témoigne de sa foi, vocation commune à tout baptisé comme tel. Mais c'est aussi et plus particulièrement un chrétien qui est ordonné à une présence ecclésiale au sein du monde, des réalités temporelles. Le laïc, plus que le clerc, est témoin de l'Incarnation au sens d'une présence directe au sein des réalités naturelles. Il est plus du monde et responsable d'une tâche à l'égard des choses du monde; il est celui par qui "L'Église est le principe vital de la société", pour reprendre le texte de Pie XII, cité plus haut. "Les laïcs sont dans le monde en tant que chrétiens et pour y faire l'oeuvre de Dieu en tant même qu'elle doit se faire dans et par l'oeuvre du monde". (19) Le laïc est plus habilité, par son état de vie et sa profession, à respecter la valeur spécifique des choses naturelles. Il est moins enclin à ne voir que leur caducité; il les prend au sérieux. Pour lui, l'authenticité des réalités terrestres n'est jamais quelque chose de vain. "Un laïc, fait remarquer le Père Congar, est un homme pour qui les choses existent; pour qui leur vérité n'est pas comme engloutie et abolie par une référence supérieure. Car pour lui, chrétiennement parlant, ce qu'il s'agit de référer à l'Absolu, c'est la réalité même des éléments de ce monde dont la figure passe". (20) Quelqu'un, en d'autres termes, pour qui la référence à une cause première n'obnubile en rien la valeur et les exigences propres de ce qui est cause seconde.

Etant fidèle à cette optique du monde, le laïc réalise la tâche ecclésiale qui lui est propre, la *consecratio mundi*, (Pie XII); tâche ecclésiale en effet, puisque l'Eglise annonce la Parole non seulement par une activité religieuse, mais aussi par cette activité qui consiste à

> *"Agir dans la vie temporelle elle-même afin de l'ordonner et de l'orienter le plus possible selon Dieu et vers Dieu. L'Eglise développe ici surtout la valeur guérissante de la grâce qui, en rendant la nature à son ordre premier, conforme au vouloir et à l'image de Dieu, la rend aussi à elle-même. Elle cherche, par toutes sortes d'initiatives et d'entreprises, à reconfigurer le monde selon le plan de Dieu, qui n'est pas recherche de soi, recherche de la puissance, dureté égoïste du coeur, mais au contraire service, fraternité, justice, paix, communion, partage, aide aux plus pauvres, combat contre toutes les misères dégradantes, celles du corps et celles de l'esprit..."*(21)

On comprend comment, par exemple, un authentique laïc qui est en même temps un homme libre ne prend pas son parti facilement du désordre dans le monde, de l'injustice, de la bêtise humaine, du drame des libertés enchaînées. (22) S'il est chrétien, il ne manque pas de percevoir dans le Message évangélique les éléments qui viennent le confirmer dans l'amour et le respect de ses convictions les plus chères. Il ne mésestime en rien les valeurs que sont la résignation, l'acceptation de la souffrance, la limitation de tout ce qui est humain; mais chez lui de tels sentiments s'entrecroisent sans cesse avec le sens de la lutte, de l'effort créateur, de l'espoir de refaire un peu l'intégrité de l'admirable nature humaine que Dieu, par l'Incarnation, "est venu refaire de façon plus admirable encore". (23) Pour lui, l'idée de vocation rédemptionnelle est inséparablement liée à celle de vocation créationnelle. (24)

PRÉSENCE QUI N'EST PAS EXCLUSIVE

Cette forme d'action chrétienne n'est pas exclusive aux laïcs. L'oeuvre d'un saint Vincent de Paul suffit pour nous le rappeler. A toutes les périodes de la vie de l'Eglise, d'ailleurs, des prêtres et des religieux ont accompli des tâches temporelles chaque fois qu'il y avait nécessité et même si cette activité ne fut souvent que de suppléance, on peut croire que cette présence directe ne cessera jamais complètement, ne serait-ce que pour manifester plus nettement l'intention formelle de l'Eglise de remplir cette partie de sa mission. Tout cela étant admis, il demeure que la vocation créationnelle du laïc le désigne comme devant être le responsable immédiat de cette forme d'engagement ecclésial qui consiste à oeuvrer dans la transformation et l'ordination des choses temporelles.

---

(18) Voir Congar, ibid., p. 177 ssq.

(19) Cf. Ibid., p. 38.

(20) Cf. Ibid., p. 45.

(21) Y. M. Congar: **Théologie du rôle de la religieuse dans l'Eglise**, dans **Supplément de Vie spirituelle**, 3è trimestre 1959, p. 316.

(22) On comprend, dans cette perspective, pourquoi des laïcs sont surpris et choqués lorsque des clercs semblent peu s'indigner devant certaines corruptions de l'ordre temporel et dont les gens d'Eglise ne souffrent pas directement, par exemple au plan de la moralité politique; ainsi le cas récent de ce prélat de Sherbrooke accordant une absolution **omnibus** à des agirs plus que discutables de certains politiciens.

(23) Prière de l'Offertoire, à la messe.

(24) Sur ce thème de vocation que l'on qualifie de créationnelle, voir v.g. Congar, **Jalons pour une théologie du laïcat**, p. 599 ssq.

LES LAÏCS "RELIGIEUX"

Cette notion d'activité créationnelle est loin d'être perçue également par tous les chrétiens laïcs. Chez certains elle influe peu sur le comportement quotidien. Ces derniers, par tempérament ou, pourrait-on dire, par vocation particulière, sont plutôt enclins à être des "religieux", des "mis à part" dans le monde. Agir sur les réalités créationnelles comme telles afin de les ordonner, en accord avec leur vérité interne, au service des valeurs surnaturelles, est un travail qui leur apparaît assez secondaire. Ils aspirent spontanément à l'intemporel. Ils s'ajustent avec résignation au monde, l'acceptant plus ou moins tel qu'il est, avec ses désordres inévitables, comme l'injustice, l'abus de pouvoir, du moins aussi longtemps qu'un compromis est possible avec ces forces maléfiques, permettant de sauvegarder les valeurs religieuses essentielles. Ils témoignent fidèlement de la vie surnaturelle tout en conjurant les "daimons" par qui ce monde est plus ou moins livré au mal. Ils réussissent maladroitement l'osmose entre leurs croyances et la vérité interne des valeurs naturelles. "Ils ne sont pas du monde"; cette parole du Christ est vécue par eux en un sens rigoureux.

IMPLICATION D'UNE VOCATION CRÉATIONNELLE

D'autres chrétiens, par exemple ceux qui ont adhéré avec enthousiasme à la spiritualité élaborée au sein des mouvements d'Action catholique, définissent leur vocation chrétienne comme inséparablement créationnelle et rédemptionnelle. Pour eux, la fidélité aux impératifs surnaturels s'exprime à travers un effort en vue de christofinaliser les réalités naturelles, en oeuvrant à travers et par celles-ci. Selon cette approche, l'autonomie relative des choses temporelles, les risques inhérents à tout engagement humain, un exercice de liberté personnelle sans lequel le laïc ne serait présent aux choses qu'à titre d'instrument, voilà autant de conditionnements fondamentaux de l'agir chrétien. Ainsi, au plan de l'éducation, les parents ne sont pas seulement des mandataires du curé de la paroisse; ils sont directement devant Dieu, responsables d'éduquer des hommes libres et des chrétiens. Ce qui les oblige à étudier eux-mêmes leurs problèmes et à trouver les solutions valables. L'intellectuel n'est pas le distributeur servile d'une apologétique frelatée mais l'homme libre vraiment donné à la recherche de la vérité, pour qui la soumission à l'Eglise enseignante est un stimulant dans son travail et non pas un alibi pour ses paresses. Le politique chrétien devient le responsable d'une fonction d'efficacité et de justice au service de toute la cité des hommes et non pas le manoeuvre équivoque des jeux de puissance cléricale, comme en ces temps jadis où régnaient les Rois Très Chrétiens. L'artiste remplit la mission d'être un créateur, un chercheur de voies nouvelles, celui qui veut sans cesse exprimer par des moyens nouveaux l'éternel Message. Placés à la fine pointe d'une présence d'Incarnation dans un monde en perpétuelle mouvance et "à l'avant-garde du combat de l'intelligence" (Pie XII), ces hommes, s'ils sont vraiment fidèles à leur tâche, ne peuvent vivre que dans une tension continue, unissant ensemble d'une part le risque et l'exercice d'une vigoureuse liberté, d'autre part une fidélité en profondeur à un Message qui doit toujours être pour eux la seule Perle précieuse et à des exigences qui sont celles du seul éternel Royaume. S'ils vivent dans la sécurité et la stabilité, c'est que consciemment ou non, ils ont probablement trahi leur vocation, ils ne font pas le métier pour lequel ils furent appelés.

III

Par mode de conclusion, nous esquisserons rapidement quelques remarques qui complètent les observations précédentes.

1) Quand le laïc s'engage dans une tâche naturelle, il le fait avec toute sa nature. Ainsi, il est un homme libre et doit vouloir l'être. Comme chrétien, il doit le vouloir encore plus. Car il faut bien voir qu'un chrétien qui veut vivre et agir en homme libre, c'est un enrichissement, un acquis pour l'Eglise. Ce chrétien doit aussi penser par lui-même, analyser les problèmes, chercher les solutions. Il est une cause *seconde*, mais aussi une *cause* et une cause *libre*.

2) On ne peut attendre ce genre d'engagement de tous les chrétiens. Nous l'avons signalé plus haut, certains conçoivent de façon nettement autre leur action dans l'Eglise, et cela pour diverses raisons dont certaines sont valables. Mais il faut souhaiter que l'éducation chrétienne contribue à susciter ce type de chrétien laïc, capable d'intelligence personnelle, apte à penser autrement que par procuration, pourvu d'un certain courage et du sens de la lutte. L'homme qu'il ne faut pas produire en trop grand quantité, c'est celui dont Mounier nous a laissé l'image dans ce texte devenu célèbre:

> *L'homme nouveau! J'entends un tumulte de docteurs et de rentiers trop indistinctement mêlés jeter le sarcasme sur les régimes qui prétendent l'instaurer par décret. Leurs ironies fussent-elles cent fois justifiées, le portier de l'histoire ne regarde pas à leur raisons, il regarde leurs visages. Il ne sait pour l'instant qu'une chose: on lui demande des hommes forts. Les forts, passez, vous vous expliquerez après. Ce directeur de collège proteste. Il était sûr d'avoir un bon pourcentage. N'était-il pas spécialisé dans la fabrication de qualité, ne produisait-il pas à pleines portes l'homme subtil, l'homme distingué,*

l'homme scrupuleux, le pur? Le portier jure et le refoule avec son troupeau béni. Il était, le pauvre, tout affairé à préparer l'année 1660, à dépayser dans le jardin des vertus et des racines grecques des garçons qu'il trouvait un peu rudes. Le portier de l'avenir se moque de l'année 1660. Il regarde. Ces êtres courbes qui ne s'avancent dans la vie que de biais et les yeux abattus, ces âmes dégingandées, ces peseurs de vertus, ces victimes dominicales, ces froussards dévotieux, ces héros lymphatiques, ces bébés suaves, ces vierges ternes, ces vases d'ennui, ces sacs de syllogismes, ces ombres d'ombres, est-ce là l'avant-garde de Daniel marchant contre la Bête? (25)

3) Il importe pour le laïc conscient d'être l'Eglise et d'être libre et qui veut vivre ces deux valeurs, d'être averti de l'état spirituel difficile dans lequel il est placé. Il doit une fidélité à des valeurs qui sont transcendantes et à d'autres qui sont de l'ordre de l'immanence. Dans la pratique, cette double fidélité ne se réalise que dans un équilibre instable et suppose un état permanent de tension. Un exemple qui illustre ce point, c'est l'avis que saint Paul adresse aux gens mariés sur leur état, leur rappelant les tribulations inévitables, inhérentes à leur engagement. C'est un texte réaliste, que généralement les laïcs goûtent peu, mais il demeure opportun de le méditer. La négligence spirituelle chez le laïc vivant sa vocation dans l'optique que nous avons décrite peut conduire à un désastre au plan de la foi. Le sens de la responsabilité doit inciter à prévenir un risque trop grand par la mise en exercice d'une spiritualité vraiment adaptée. (26)

(25) Emmanuel Mounier, **L'Affrontement Chrétien**, Editions du Seuil, Paris, 1951, pp. 10-11.

(26) Sur le problème d'une spiritualité adaptée aux laïcs, voir la très intéressante étude de Congar, **op. cit.**, p. 590 ssq.

4) L'unité dans l'Eglise est essentielle. Elle appartient à sa structure. D'autre part, une unité obtenue au prix de la mise au pas des possibilités créatrices et de la réduction au statut minoritaire de la condition de laïc est une unité appauvrissante. Elle mutilerait l'Eglise dans sa vitalité. En revanche, une unité positive, respectueuse des virtualités contenues dans la dimension horizontale du corps ecclésial, est difficile à réaliser. Elle exige ajustement perpétuel, respect des personnes, dialogue, pratique de l'obéissance qui n'annihile pas les autres vertus. Et malgré toutes ces précautions, elle demeure encore fragile. Voilà pourquoi, il ne faut pas se surprendre ni se scandaliser des frottements inévitables qui se produisent dans la vie concrète de l'Eglise. C'est un risque à accepter, si l'on veut que progresse dans la réalité le peuple chrétien. D'ailleurs, les échanges francs et parfois drus sont plus sains pour l'Eglise que les soumissions trop faciles qui parfois confinent à la duplicité.

5) Ce problème d'ajustement à l'intérieur même de l'Eglise est permanent. Le contexte humain dans lequel vit et se développe l'Eglise évolue sans cesse d'un pays à l'autre, d'une période de l'histoire à l'autre, ce qui exige un perpétuel ajustement de la part des laïcs engagés dans les tâches temporelles et qui refusent d'être dépassés par les événements. Ces changements se répercutent à l'intérieur de l'Eglise elle-même, exigeant d'incessantes revisions et de nouvelles initiatives. Il faut concilier ce besoin avec la nécessité où sont placés ceux qui exercent l'autorité de sauvegarder la fidélité au Message éternel et permanent. Ces deux exigences simultanées font que l'unité dans l'Eglise, pour être positive et vitale, suppose, à tous les paliers, beaucoup de sens ecclésial, de lucidité et de confiance à l'Esprit-Saint qui, présent dans toutes les parties de l'Eglise, renouvelle sans cesse la face de la terre. De façon plus spéciale, cette unité exige de la part du laïc une obéissance intelligente. ★

De qui est-ce?

SUR LA MÉDECINE

Il n'y a plus ni médecine ni médecins à l'heure qu'il est, plus de médecin de famille et d'habitude; qui suive son malade. Le médecin est maintenant un homme qui ne se dérange plus, qui a son hôpital le matin, ses courses au galop jusqu'à deux heures et qui dans l'envahissement des gens sur les chaises continuellement apportées, dans le bruit incessant du timbre annonçant une nouvelle visite et un nouveau louis, éreinté, effaré, ahuri par le tourbillonnement des maladies et des ordonnances, vous donne cinq minutes d'une consultation au petit bonheur!

SUR LES JOURNALISTES

Je suis plein de mépris et de colère pour la fabrique de la nouvelle à sensation, ce mensonge ou ce grossissement mensonger du vrai, en vue de quelques gros sous. Les journalistes de l'heure présente volent le public absolument de la même manière que les marchands qui changent, dans le fond de leur comptoir, l'objet affiché à leur porte.

Ces deux textes, brûlants d'actualité, sont extraits du Journal des frères Goncourt. Le premier est daté du 5 mai 1869 et le deuxième du 16 octobre 1870.

De la notion d'opposition politique

Pierre-Elliott Trudeau

J'AI été étonné qu'une bonne poignée d'hommes dits d'"opposition" acceptassent d'être nommés par l'Union nationale à siéger, qui au Conseil supérieur du travail, qui à la Commission d'étude du système administratif de Montréal, qui à la Commission d'enquête sur l'assurance-hospitalisation.

Qu'on me comprenne bien: il ne s'agit d'aucune espèce de façon de mettre en cause l'intégrité morale de ces gens, puisque plusieurs sont de mes amis; je veux uniquement m'interroger sur leur sagesse politique, encore que je doive insister sur le caractère *interrogatif* de cet article puisque je n'ai trouvé que deux ou trois personnes pour partager mon étonnement et un grand nombre pour me traiter de tatillon.

UNE DÉFINITION

Dans une démocratie parlementaire, l'homme d'opposition est celui qui fait profession de croire que le parti au pouvoir a tort d'y être; non pas nécessairement parce que ce parti agit *toujours* mal, mais parce qu'un autre parti ferait plus souvent mieux. Conséquemment, qu'il siège au Parlement ou qu'il soit autrement actif dans la politique, l'homme d'opposition doit critiquer systématiquement et impitoyablement les erreurs du gouvernement, et employer tous les arguments vrais et les moyens légaux afin qu'éventuellement le peuple élise un autre parti à l'exercice du pouvoir.

Grâce à la convention parlementaire, l'homme d'opposition n'est cependant pas rejeté vers l'anarchie. Au contraire, en participant aux comités parlementaires, en discutant les projets de loi, en proposant des amendements, en votant, "l'opposition loyale de Sa Majesté" participe en quelque sorte à la vie de l'État; y participent aussi, mais plus indirectement, tous ceux qui en dehors du Parlement travaillent à fortifier les partis d'opposition.

Il arrive cependant qu'exceptionnellement le parti au pouvoir demande à un homme d'opposition de faire partie d'une commission d'enquête ou d'un corps consultatif. Si cet homme juge qu'il servira mieux le bien commun en devenant le conseiller du parti au pouvoir qu'en militant dans les partis d'opposition, alors il acceptera. *Mais il cessera pour autant d'être un homme d'opposition.*

ÉTONNEMENT

Et c'est ici qu'il y a lieu de réitérer mon étonnement au sujet de ceux qui ont accepté de devenir les conseillers et les commissaires d'un gouvernement formé par l'Union nationale.

Mon étonnement ne vise pas les "indépendants": professeurs, avocats ou autres "experts" qui se tiennent résolument hors de la politique et qui temporairement se trouvent placés dans une situation approchante à celle de fonctionnaires de l'Etat. Mais que dire de ceux qui se donnent pour des hommes d'opposition? Qui depuis cinq, dix et quinze ans nous disaient qu'il fallait *à tout prix* détruire l'Union nationale? Qui criaient au fascisme et à la dictature?

Voici qu'au sein de la Commission de Montréal, et de la Commission sur l'assurance-hospitalisation, ils deviennent salariés du gouvernement de l'Union nationale. A la veille même des élections, ils se soustraient à toute activité politique; bien plus, par les auditions et enquêtes qu'ils tiendront, ils canaliseront hors des arènes politiques beaucoup de l'attention et de l'énergie collectives qui autrement eussent servi à fortifier l'opposition.

Voici que d'autres, au Conseil supérieur du travail, acceptent de participer à l'élaboration de la politique ouvrière de l'Union nationale. Sur ce point, la loi est explicite: ce Conseil est un organisme "consultatif"; on s'y occupe "des sujets sur lesquels l'administration publique désire être éclairée"; on y dépend en tous points du ministre du travail, lequel a une discrétion absolue sur le choix des sujets dont peut s'occuper le Conseil. C'est entendu, les conseillers ne comptent pas marquer leur approbation préalable à tout ce que fera l'Union nationale. Mais ils seront responsables de tous les actes posés par le Conseil; et pour autant que le gouvernement y donne suite, ils seront bien mal venus de critiquer des lois ou autres mesures du gouvernement, basées sur leurs propres décisions adoptées démocratiquement.

DU CORPORATISME A L'ILLÉGALITÉ

Je ne sais comment tout ceci agréera aux corporatistes... Mais pour moi qui crois encore à la démocratie parlementaire, *un* homme est en dernier ressort responsable de la politique ouvrière: c'est le ministre du travail siégeant solidairement avec l'ensemble du Cabinet. La fonction d'un

homme d'opposition est de renverser le ministre, avec son Cabinet. Quant à ceux qui acceptent d'être les conseillers du ministre, ils sont *pro tanto* à son service. Sur ce point, la loi ne souffre aucun doute; et en eût-elle souffert que la pratique aurait vite fait de tout expliciter.

En effet, dès la première séance du Conseil supérieur du travail, l'honorable Barrette compromit à fond dans l'antiparlementarisme ses nouveaux compères, en déclarant que "toute décision unanime du Conseil supérieur du travail sera acceptée dans les lois." (*Le Devoir*, 30 mars 1960.) Or pas un conseiller ne s'est objecté à cette déclaration qui — dans les meilleures traditions de l'Union nationale — tient pour inexistants l'Assemblée législative et les représentants du peuple.

Ensuite, comme pour donner des garanties de complicité au régime concussionnaire de l'Union nationale, le premier acte officiel du Conseil fut un acte *illégal*. Alors que la loi interdit formellement le paiement d'un salaire aux membres du Conseil, ils se sont voté la rémunération suivante: $50.00 par jour pour ceux qui n'ont pas à se déplacer et, pour les autres, $100.00 pour le premier jour et $75.00 pour les jours suivants. Il est clair qu'en fixant leurs "dépenses" à des sommes aussi arbitraires et élevées, les conseillers tentent de se payer un salaire déguisé; c'est-à-dire qu'ils sont coupables de détournement des fonds publics. Je sais bien que plusieurs conseillers ouvriers et universitaires ont voté contre cette échelle de "dépenses", et c'est tout à leur honneur; mais, ayant été adoptée par un vote majoritaire, elle prit inéluctablement effet.

De sorte que, dès leur première réunion, d'anciens hommes d'opposition se virent précipités malgré eux dans l'antiparlementarisme, l'illégalité et la concussion, où ils sont devenus solidaires du gouvernement probablement le plus réactionnaire et le plus corrompu que la Province ait connu depuis la Confédération.

ANÉMIER L'OPPOSITION

Certes, j'admettrais qu'exceptionnellement un homme d'opposition puisse accepter de siéger à une Commission royale d'enquête où il serait nommé par un gouvernement dont il respecterait à peu près l'intégrité. Encore qu'il ne devrait jamais le faire si sa défection temporaire risquait d'anémier sérieusement l'opposition; car si importante que puisse être son apport à une Commission d'enquête, cela serait sans valeur comparé à l'importance de maintenir l'opposition vivante et vigoureuse.

Or, dans la province de Québec, l'opposition est si faible qu'il me paraît insensé de prêter main-forte à l'Union nationale, même temporairement. D'autant plus que plusieurs de ceux qui acceptent de devenir les conseilleurs de l'Union nationale sont ceux-là mêmes qui accusaient naguère — et à juste titre — ce parti de saper systématiquement les racines du parlementarisme.

Etrange logique! Il y a un an à peine, une demi-douzaine des citoyens qui viennent d'accepter des nominations de l'Union nationale traitaient de réactionnaires et de lâcheurs ceux qui préconisaient une union des forces démocratiques dans le but de fortifier l'opposition. C'était impensable, paraît-il, que d'authentiques hommes d'opposition puissent engager des pourparler avec des gens d'une opposition aussi peu sérieuse que le parti libéral ou l'action civique!

Et pourtant, je ne sache pas qu'un Paul Gérin-Lajoie ou qu'un Léon Patenaude accepterait du gouvernement de l'Union nationale de siéger sur quelqu'un de ses "organismes consultatifs" (ce sont les mots de la loi) où se retrouvent maintenant nos "authentiques hommes d'opposition".

Je n'ai pu m'empêcher de remarquer du reste qu'au Congrès du P.S.D. tenu à Montréal au début d'avril dernier, où l'on discutait de la création du nouveau parti d'opposition, les susdits "authentiques hommes d'opposition" étaient ostensiblement absents, bien que deux d'entre eux aient été prévus au programme comme orateurs de marque.

UNE STRATÉGIE REMARQUABLE

Qu'on me pardonne, mais de tout ceci je ne puis m'empêcher de conclure que l'Union nationale est dirigée par d'extraordinaires stratèges (à moins que l'opposition ne soit peuplée d'admirables naïfs). Car les nominations dont il vient d'être question constituent un véritable coup de maître, et ce à un double point de vue.

Premièrement, à la veille même de déclencher une élection, l'Union nationale a réussi à occuper à autre chose plusieurs dirigeants de divers secteurs oppositionnels; elle aura réussi ainsi à émousser la véhémence et la fréquence de leurs attaques, à supposer même qu'elle n'obtienne pas d'eux le silence complet. (Voir déjà les exemples d'antiparlementarisme et d'illégalité cités plus haut.)

Deuxièmement, à l'époque même où il est question que le P.S.D. et le C.T.C. réunis lancent un nouveau parti de gauche, l'Union nationale arrive à distraire de ce dessein plusieurs ci-devant dirigeants de la gauche québécoise. Or, sur la longue période, ceci peut être extrêmement grave: si le nouveau parti est lancé sur le plan national sans que le Québec trouve le moyen de participer efficacement au lancement, eh! bien, ce nouveau parti ne cessera pendant les vingt-cinq prochaines années d'apparaître aux Québécois comme un parti "anglais et étranger", comme ce fut le sort du P.S.D. depuis vingt-cinq ans.

A ce rythme-là, les routes et les ponts passeront, mais l'Union nationale ne passera point.

★

Gandhi arrive en Amérique

Jacques Hébert

AU collège, on m'avait parlé de Cicéron, de Socrate, de Dollard des Ormeaux et du chanoine Groulx. Mais c'est des années plus tard que je découvris Gandhi, au bout d'un chemin poussiéreux qui conduit à Sewagran, un petit village situé au coeur de l'Inde.

Le Mahatma s'était fixé à Sewagran en 1936. De sa hutte en terre battue, il rayonnait sur l'Inde entière en rêvant de réchauffer de son amour universel tous les opprimés de la terre.

L'AHIMSA

En 1950, Gandhi n'était déjà plus qu'une légende invraisemblable. J'écoutais ses disciples les plus fidèles, ceux qui avaient continué de vivre dans l'ashram de Sewagram, je les écoutais me parler de Bapou-Dji, leur père, et je ne pouvais croire qu'un tel homme eut vécu en ces lieux désolés, priant et jeunant, faisant trembler l'Empire britannique comme s'il avait commandé une puissante armée.

Pourtant, "cet insignifiant petit gnome," comme disait Churchill, n'avait pas l'ombre d'un soldat sous ses ordres. Il avait seulement découvert une arme secrète, dont les chrétiens auraient pu trouver la formule dans l'évangile, et que Gandhi avait définie en un mot: *ahimsa*, mal traduit en français par non-violence.

Cette arme révolutionnaire, avec laquelle Gandhi a réussi à libérer son pays, on a pensé longtemps que seuls les hindous pouvaient s'en servir efficacement. On refusait de croire que, sous un autre climat, cette idée si simple pût obtenir des résultats aussi inouis. Et pourtant, le Mahatma a répété jusqu'à sa mort que l'ahimsa pouvait venir à bout de toutes les résistances et que tous les hommes brimés ne trouveraient jamais une arme plus redoutable.

LANZA DEL VASTO

Quelques rares hurluberlus ont prêché l'*ahimsa* en Occident. Je pense, par exemple, à Lanza del Vasto, que j'ai rencontré à Rabat en 1952, enseignant aux nationalistes marocains exaspérés le moyen d'atteindre leur but sans même verser une goutte de sang.

Les Marocains ne comprenaient pas. "Nous ne sommes pas des hindous, me disait un intellectuel de Rabat. Nous sommes un peuple de guerriers et certaines tribus résistaient encore à la France en 1934. Un jour, le sang coulera..."

Je me souviens encore de ces nuits exaltantes de la Casbah où, réunis autour de Lanza del Vasto vêtu de lin bleu, nous cherchions candidement les moyens d'éviter la catastrophe imminente. Il y avait là quelques jeunes Français, trois ou quatre Marocains qui écoutaient le messager de Gandhi sans comprendre.

"Comme vous vous trompez, disait Lanza del Vasto. La résistance non-violente de Gandhi demande un courage extraordinaire, elle est infiniment plus active que la résistance violente.

"Elle agit sur l'âme de votre adversaire, elle le convertit."

C'était si simple, trop simple, incroyable.

L'ARME DES PURS

"Il est déjà noble de défendre son bien, son honneur et sa religion à la pointe de l'épée, disait Gandhi. Il est plus noble encore de les défendre sans chercher à faire du mal au malfaiteur. Mais il est vil, contraire à la nature et déshonorant d'abandonner son poste pour sauver sa peau et de laisser son bien, son honneur, sa religion à la merci du malfaiteur. Je vois comment je peux prêcher la non-violence à ceux qui savent mourir, à ceux qui ont peur de la mort je ne peux."

Quand on a peur, on se sauve ou on prend une arme, on tue, on est tué. Quand on cesse d'avoir peur, on devient non-violent et "on présente la joue gauche" en remettant "son épée dans son fourreau"...

Lanza del Vasto disait encore: "Gagner la victoire sur l'ennemi, ça ne donne rien. Ce qui importe, c'est de vaincre son inimitié, seule façon de gagner la paix. Ce n'est pas l'ennemi que vous avez à combattre mais l'erreur de l'ennemi: celle qu'il commet lorsqu'il se croit tout à coup votre ennemi. Devenez l'allié de votre ennemi contre son erreur."

Les musulmans rassemblés autour de ce chrétien aux yeux de feu qui découvrait l'évangile dans l'ahimsa avaient raison d'être ahuris. Le coran les avait mal préparés à ce pélerinage aux sources. Mais les chrétiens présents paraissaient tout aussi étonnés; on aurait dit que c'était la première fois qu'on leur parlât de l'amour, de ce feu capable de faire fondre le métal le plus dur.

L'ACCORD NÉCESSAIRE

"Il faut être deux pour se battre. Il faut être d'accord pour se battre: la résistance que fournit l'attaqué est nécessaire à l'agresseur: c'est à elle qu'il s'attaque. N'importe lequel des combattants peut donc, n'importe quand, faire cesser le combat. Il n'a qu'à refuser l'appui de cette résistance: Je trompe l'attente du tyran et son arme tombe

dans le vide, ce qui l'étonne. Il s'étonne davantage de rencontrer en moi une résistance de l'âme qui échappe à son étreinte. Cette résistance d'abord l'aveuglera et il ne manquera pas de redoubler de colère à mon égard, et puis elle l'obligera à s'incliner. Et le fait de s'incliner n'humiliera pas l'agresseur, mais l'élèvera.

— Etes-vous sûr que les choses se passeraient comme ça ailleurs qu'en Inde?

— Oui. Certains pays d'Occident ont eu occasionnellement recours à des méthodes de résistance non-violente, comme par exemple la Pologne. Mais il est vrai que les Occidentaux ont du mal à comprendre l'ahimsa: *"They can't handle it"*, disait Gandhi.

— Mais vous continuez de diffuser le message de la non-violence en Occident?

— Oui, sans beaucoup de résultats. J'ai essayé par le livre, mais j'ai peur que la manière ne soit pas efficace. J'essaye les conférences, encore que je n'y croie guère. Mais il faut tout essayer.

— Vous irez en Amérique?

— Je voudrais aller dans le sud des Etats-Unis, chez les Noirs. Je ne sais pourquoi, mais il me semble que ce peuple bafoué porte en son âme de grandes réserves spirituelles. Il m'arrive de penser que le salut de l'Occident pourrait venir des Noirs d'Amérique. Par l'ahimsa...

LA GRANDE PEUR DES SUDISTES

Lanza del Vasto disait cela à quelques jeunes et fervents disciples, dans la Casbah de Rabat, le 16 octobre 1952.

Je ne crois pas qu'il soit venu en Amérique. Mais, par des voies mystérieuses, l'ahimsa s'est rendue jusqu'en Alabama et plus loin encore... L'ombre de Gandhi plane sur le *Deep South*. Jamais, depuis Lincoln, les Sudistes n'ont eu une telle peur. Sans rien comprendre, croyant qu'il s'agit de quelque sottise inventée par un pasteur illuminé, ils regardent les Noirs s'asseoir paisiblement dans les restaurants blancs, subir les injures sans protester, accepter les humiliations, les coups, la prison...

Jamais, depuis Lincoln, les Sudistes n'ont eu une si bonne raison d'avoir peur... Et ils réagissent avec d'autant plus de violence qu'ils ont peur. Déjà, grâce aux vertus des méthodes de non-violence, les Noirs ont obtenu des résultats sensationnels, ils ont gagné la sympathie de tous les hommes libres du monde, ils ont même réussi à toucher le coeur d'un grand nombre d'Américains blancs qui, hier encore, n'auraient pas levé le petit doigt pour défendre un Noir.

CORE

Dernièrement, j'ai rencontré à New-York quelques dirigeants du *Congress of Racial Equality*, mieux connu sous le sigle de CORE, un organisme qui se consacre à la lutte contre la discrimination raciale par des méthodes de non-violence.

CORE n'a pas quinze ans d'existence, mais déjà il compte une trentaine de groupes de combat dispersés à travers les Etats-Unis. Dans tous les groupes, il y a des Blancs et des Noirs, travaillant ensemble, acceptant la discipline sévère du mouvement, dont la technique s'inspire des méthodes et des principes de Gandhi.

Chaque manifestation de CORE est soigneusement préparée. Chacun des participants sait exactement le rôle qu'il aura à jouer, rôle qu'il a d'ailleurs répété au cours d'une *générale*. S'il n'est pas moralement sûr de pouvoir garder son sang froid, de résister à toute violence par la non-violence, il renoncera à la manifestation.

Depuis quelques mois, des événements en apparence insignifiants passionnent l'opinion publique mondiale. Quatre Noirs sont allés se baigner dans la piscine Manor Park à Miami. Quelques étudiants noirs ont attendu pendant une journée qu'on leur serve un café dans un casse-croute de Saint-Louis. Deux Noires et deux Blancs sont entrés ensemble dans un cinéma de Nashville. Rien d'extraordinaire...

Et pourtant, les Sudistes n'ont jamais eu si peur depuis Lincoln.

Confusément, ils sentent que leurs esclaves à peine émancipés viennent de découvrir un secret, celui que Tagore appelait "l'immense pouvoir des doux et des humbles."

★

Littérature comparée

"Donnez-moi des noms et des précisions et je vous garantis que les inspecteurs du ministère du travail auront tôt fait de rétablir les situations, etc."

"Ce sont là de belles choses à dire dans un mémoire et il ne convient pas d'avoir gâté le but de votre visite en tentant de faire une situation générale avec des cas particuliers."

Deux phrases tirées de la harangue servie par M. Antonio Barrette à une délégation de la JOC. (*Le Devoir*, 31 mars 1960.)

Pas plus bêtes que les Arabes

René Lévesque

EVIDEMMENT les Arabes ne sont pas bêtes. Ils ont, une fois déjà — une fois de plus que bien d'autres — montré qu'ils étaient capables de porter à peu près seuls, avec l'aide d'une poignée *consultative* de Juifs et de Grecs, le fameux flambeau de la civilisation. Ce rôle, ils l'ont tenu depuis les environs de l'an 800 jusque passé le début du XIIIe siècle. Au temps par exemple où Charlemagne et Haroun al-Raschid échangeaient quelques vagues politesses. Dans son palais d'Aix-la-Chapelle, l'empereur ânonnait gentiment son premier ABC devant sa cour d'illettrés, tandis que le calife avait autour de lui, dans sa bonne ville de Bagdad, toute la crème des poètes et des artistes, des savants et des penseurs de l'époque, installés dans des laboratoires, des bibliothèques et des grandes écoles dont l'Etat islamique appréciait l'importance vitale plus de mille ans avant le passage sur le chemin de Damas de messieurs Sauvé, Barrette et Cie.

C'est ainsi qu'à l'école la *chimie*, l'*algèbre* et le *chiffre* lui-même à compter de *zéro*, et qu'à la maison le *satin* et le *coton*, le *sofa* et le *sucre* sont autant de mots arabes, alors qu'au *zénith* scintillent des étoiles baptisées Altaïr et Aldébaran.

DES PAYS A PAPA

Mais la roue n'arrête jamais de tourner. De même qu'avant eux la Grèce et Rome, de même qu'après eux les Vénitiens, les Espagnols et les rois qui ont fait la France, les Arabes durent se résigner au déclin. Ils ne sont pas plus bêtes aujourd'hui qu'autrefois, sauf qu'ils sont devenus affreusement pauvres dans un monde où c'est considéré comme la plus impardonnable de toutes les bêtises. Pour le riche, qu'il soit peuple ou individu, le pauvre est toujours un feignant: "J'ai bien travaillé, moi, pour en arriver où je suis. Eh bien, qu'il en fasse autant!" Il est si facile d'oublier que, si les hommes riches ne sont pas tous des fils à papa, les pays riches sont presque sans exception des pays à papa.

Donc, les Arabes d'aujourd'hui sont des pauvres. Comme nous. Ils sont, au fond de la Méditerranée, des pauvres à burnous et turban, et nous des pauvres à veston et feutre mou au bord du Saint-Laurent.

PAUVRES RICHES ET PAUVRES RATS

Bien sûr, il y a des paliers dans le dénuement. Quand nous comparons notre sort avec le leur, nous pouvons nous prendre pour des pauvres riches. Et nous croire naturellement plus fins qu'eux. Or, cet avantage ne dérive-t-il pas uniquement du fait que les bords du Saint-Laurent sont à tous points de vue plus proches que le fond de la Méditerranée des grands centres de la richesse moderne? Ici, nous sommes de l'Occident chrétien, les "petits derniers" de la race des seigneurs. Eux, là-bas, de l'Orient musulman qui n'est pas de la famille. En ouvrant le bec, nous avons eu les miettes qui tombaient de la table; eux pas.

Or, nous voici, les uns et les autres, devant la question du siècle pour tous les pauvres, pauvres riches comme pauvres rats: comment en sortir?

Eux, dans la misère noire et l'analphabétisme et la féodalité, n'ont qu'une grande ressource: le pétrole. Nous, dans la misère vivablement grise, l'instruction approximative et l'autonomie assortie d'institutions démocratiques, nous en possédons tout un splendide éventail: les forêts, le titane, le fer, la richesse hydro-électrique (1er rang au Canada), l'amiante (1er rang au monde), et puis l'or, l'argent, le cuivre, le zinc, le soufre, etc.

Les Arabes n'ayant pas de capitaux pour exploiter leur pétrole, ce sont les étrangers qui s'en sont généreusement occupés, créant un gigantesque cartel anglo-franco-hollando-américain. Nous non plus, nous n'avions pas de capitaux — et nos forêts, notre papier, notre fer, notre titane, notre amiante, notre or, notre cuivre, notre argent, notre zinc, notre soufre et le plus clair de notre développement hydro-électrique appartiennent à des entreprises anglo-américaines.

STRUGGLE FOR LIFE

Ceux qui ont placé leur argent dans ces entreprises, ici comme là-bas, sont des hommes d'affaires. Et peu importe la taille, du plus gros monopole jusqu'à l'humble restaurant du coin, les affaires sont les affaires. Il faut que l'investissement rapporte, qu'on maitienne aussi large que possible l'écart entre prix de revient et prix de vente, entre dépenses et recettes.

Mais pour celui qui ne fournit à l'entreprise que la matière première et la main-d'oeuvre, les affaires ne sont pas moins les affaires. En attendant d'avoir un jour les moyens de récupérer ses ressources ou de participer activement à leur mise en valeur, il s'agit pour lui également de monnayer son apport au maximum. De faire monter à son profit les dépenses et les prix de revient aussi haut que le permettent conjointement les circonstances, le bon sens et la ferme volonté de ne pas se *faire avoir*.

DE RIEN à 50-50

Voyons un peu comment on s'en tire, les Arabes et nous autres. En tenant bien compte, chacun pour soi, de tous les *mutatis* qui sont *mutandis*.

C'est au lendemain de la seconde guerre mondiale que le pétrole du Moyen-Orient a pris sa place phénoménale sur les marchés.

C'est à peine cinq ans plus tard, en 50-51, que surgit en Iran le crâne déplumé de Mossadeqh. Un Iranien, donc un Perse, mais voisin des Arabes, musulman, *pétrolifère* et exploité comme eux. Tout seul, risible dans le pyjama fleuri qu'il baignait de ses larmes théâtrales, le vieux Mossadeqh se dressa contre l'Anglo-Iranian et tout le cartel international. Il rageait parce que ce pétrole moyen-oriental, dont le monde avait besoin, ne rapportait à peu près rien à ses propriétaires.

Ce fut une belle grande crise. L'Anglo-Iranian expropriée, les raffineries fermées, l'Iran boycotté, le Shah en fuite. Puis le Shah revient, Mossadeqh s'en va en prison, l'Iran renoue avec le cartel et rentre dans la bonne société.

Mais la crise, de 51 à 53, avait donné à l'Iran et à tous les producteurs arabes la chance de faire enfin des affaires. Du premier au dernier, ils en sortaient avec les contrats désormais classiques: 50-50 sur le pétrole brut, la moitié des profits au pays, l'autre moitié aux compagnies étrangères. Or, le baril de *brut* arabo-iranien, le moins cher au monde à produire, est maintenu rigidement au prix cartelisé du baril américain du Texas. Les profits sont donc astronomiques. Et 50%, ça signifie régulièrement $300 millions pour Ben-Séoud, un million *par jour* pour le sultan de Koweit, $250 millions pour l'Iraq.

Aujourd'hui, les budgets sont bâtis jusqu'à 80 et 90% avec ces profits pétroliers. En Arabie, c'est le budget personnel de Ben-Séoud, harems, palais et Cadillacs. Mais en Iraq, sous la monarchie fantoche mais semi-éclairée de l'infortuné Feyçal et davantage sous le général Kassem, c'est un vrai budget national. Le quart de milliard annuel est administré par une Commission Economique à laquelle des experts étrangers fournissent les plans et indiquent les priorités — irrigation, écoles, routes, hôpitaux.

ET DU GLAÇAGE SUR LE GÂTEAU

Bien plus, non content de ses 50%, l'Iraq obtenait dès 1951 les avantages suivants dans son accord avec la compagnie-mère (Iraq Petroleum Co.) et ses diverses filiales:

— qu'un certain nombre de citoyens irakiens siègent dans le conseil de chacune des compagnies;

— que ces dernières érigent et maintiennent à leurs frais une école technique du pétrole près des puits principaux, à Kirkouk;

— que les compagnies défrayent également les études professionnelles, dans des universités européennes, de 50 jeunes Irakiens par année;

— enfin, *qu'un étranger ne puisse obtenir d'emploi, à quelque niveau que ce soit de l'industrie pétrolière, que si le Ministère de l'Economie a d'abord constaté qu'aucun Irakien n'est qualifié pour remplir la tâche.*

PAS D'IRAN CHEZ NOUS!

On admettra que ça fasse un peu rêver. D'un rêve où l'on entend des dents qui grincent.

Chez nous aussi, c'est au lendemain de la guerre que s'est déclenché le "développement phénoménal, sans précédent..." (cf. refrains électoraux de 1948, 52 et 56).

Mais il n'a surgi aucun Mossadeqh du terroir. Il y eut bien monsieur Georges Lapalme qui, en 52 je crois, parlait du Québec comme de "l'Iran de l'Amérique". Ce qui, même en mutant tous les *mutandis* les plus effarouchés, ne parut pas nous faire un gros effet.

Ce qui fait aussi qu'après 15 ans, dans tous les secteurs les plus anciens de l'exploitation (or, amiante, forêts), nous sommes toujours inexistants comme devant. En s'arrachant le coeur et en traînant comme un boulet l'hostilité féroce de son propre gouvernement, la main-d'oeuvre a fini par décrocher des salaires moins inférieurs que jadis à ceux des Américains ou des Ontariens. A Asbestos par exemple. Et c'est tout.

L'Hydro-Québec, créée par l'administration Godbout, n'a pas avancé d'un pouce additionnel vers la reprise en main de nos richesses hydroélectriques. Elle était bien trop occupée, dès que ça promis de devenir profitable, à vendre le gaz à des intérêts privés.

ET VIVENT LES ROIS NÈGRES

Quant aux développements nouveaux, il suffit de contempler le Nouveau-Québec pour avoir une envie furieuse d'aller demander conseil aux Irakiens. Du fer à pleines collines, un minerai riche et surabondant pour un continent dont les autres gisements s'épuisent. En voie ferrée, en matériel roulant, en équipement portuaire, en installations de toutes sortes, des centaines de millions de dollars placés, enracinés chez nous.

Et ça nous rapporte quoi? $100,000 de loyer, et *un maximum de 7% sur les profits nets!* Contrat renouvelé pour 10 ans en 1958. Qu'on est donc du bon monde — et pas pressés!

Heureusement qu'on est en bonne place à tous les niveaux de l'entreprise. Je me souviens, en 55, d'avoir cherché désespérément pour une interviou quelqu'un qui pût parler français et qui fût à n'importe quel échelon au-dessus de contremaître. En fouillant de Sept-Iles à Knob Lake et partout aux environs, je finis par dénicher un — intervioué, un seul, avec titre d'ingénieur professionnel — dont le papa était sous-ministre à Québec...

Le Nouveau-Québec, pour nous, c'est tout ça. Enivrant, n'est-ce pas? Avec la perspective, comme l'écrivait il y a quelques années un journal fraternel de Toronto, d'hériter un jour du plus grand trou en Amérique du Nord.

On a vraiment l'air fin, avec nos rois nègres (cf. André Laurendeau). Je me demande si on ne pourrait pas emprunter aux Arabes un de leurs sultans ou même de leurs colonels. ★

Si tu veux la Paix, il faut la faire

Gérard Pelletier

> Je commence à croire qu'il y a une certaine vue du monde réel aussi fermée à certains croyants que le monde de la Foi à ceux qui ne sont pas croyants.
>
> P. TEILHARD DE CHARDIN

JE ne me dissimule pas qu'il est fort difficile, aujourd'hui, de savoir raison garder quand on parle de guerre et de paix, de coexistence pacifique ou de conflits armés.

D'une part, la perspective d'une guerre nucléaire débouche sur tant d'horreur et de néant que personne n'ose même la regarder en face. D'autre part, le martyre de la liberté en pays communiste et singulièrement la persécution religieuse en Chine et en Europe orientale reposent chaque jour le problème à la conscience de chacun de nous. Contre la seule idée d'une guerre atomique totale, comment la conscience du chrétien ne s'insurgerait-elle pas dans le plus total des refus? Et devant le martyre de ses frères dans la foi, comment n'aurait-il pas scrupule à envisager la prolongation indéfinie d'une trêve qui les livre, pieds et poings liés, à l'initiative de leurs bourreaux? Devant cet impossible choix, il n'est pas étonnant que déraisonnent tant de croyants affolés par la sympathie et la mauvaise conscience.

DEUX EXTRÊMES

Pour certains, aucune pensée ne subsiste hors l'obsession d'une guerre totale dont Hiroshima n'aurait été qu'un timide et abominable prélude. De l'Eglise du silence, de la liberté supprimée au-delà du rideau de fer, il ne faudrait même pas parler, de peur que ces propos ne créent une psychose de guerre. — Pour d'autres, au contraire, cette horrible possibilité ne compte pas. Ils affirment, distraitement, que la guerre est hors de cause mais s'expriment ensuite comme s'il ne fallait pas craindre de la déclencher pour libérer les peuples opprimés. Aux premiers, il semble manquer le sang-froid nécessaire, celui qu'on ne doit jamais perdre, fût-ce devant la mort; aux seconds, c'est la logique de leur attitude et la réalité totale de la situation qui semble échapper complètement.

Serait-il donc impossible de tenir une position défendable? L'état des rapports entre nations est-il à ce point compliqué qu'il faille renoncer à s'en faire une idée juste, inspiratrice d'une attitude cohérente? Répondre oui à ces deux questions, ce serait renoncer à vivre dans le monde d'aujourd'hui. Il faut donc se risquer à formuler une réponse négative et chercher ensuite une voie ouverte à travers les embûches.

J'aime pour ma part, quand on s'engage dans cette discussion, revenir toujours au point de départ défini déjà en termes clairs par le commentateur français Maurice Duverger.*Si le diable en personne,* écrivait en substance Duverger, s'emparait du pouvoir dans un Etat voisin du vôtre, que feriez-vous? — Ou bien vous entreprendriez de l'abattre par les armes, ou bien vous accepteriez de traiter avec lui pour vous protéger du mal qu'il pourrait vous faire. La première solution est militaire, la seconde, diplomatique: *il n'y a pas de troisième solution.*

C'est de cela, il me semble, qu'il importe de se convaincre en tout premier lieu: la troisième solution n'existe pas. Reconnaitre ce fait, c'est sortir d'une certaine confusion très répandue, c'est accepter de choisir, en toute lucidité, pour ou contre la guerre, c'est consentir à se poser des questions extrêmement désagréables et à formuler des réponses parfois pénibles mais qui correspondent à la réalité.

Nous avons tous vécu, par exemple, le douloureux épisode de Budapest. Nous avons cruellement éprouvé, rivés à nos téléviseurs, le désespoir d'être les témoins impuissants et confortables d'un massacre que nous ne pouvions pas empêcher. Mais qui donc oserait soutenir qu'une guerre atomique déclenchée à ce moment-là aurait pu faire aux rebelles hongrois un sort moins dur que leur lot d'aujourd'hui? En Chine communiste, deux évêques catholiques, dont un Chinois, viennent d'être internés pour "complot et trahison". Faut-il déclarer la guerre ?Faut-il la préparer?

ADOPTER LA PAIX

Or l'abstention n'est pas une réponse suffisante. Je veux dire qu'en refusant la solution militaire on ne définit que la moitié d'une attitude cohérente. Il faut ensuite adopter la paix, c'est-à-dire les moyens d'action de la paix. Au niveau de l'Etat, cela veut dire qu'on substitue la négociation et le traité à la menace et au bombardement: au niveau du citoyen, cela signifie qu'un effort de rapprochement remplace la mobilisation et la campagne militaire.

Et c'est ici que surgissent de toutes parts les objections, les accusations, la méfiance et les déclarations passionnées.

J'en veux pour exemple une brochure récemment distribuée dans des millions de foyers canadiens par le *Réarmement moral*. C'est un groupe que je connais bien, ayant depuis longtemps fréquenté ses adeptes, au Canada, aux Etats-Unis et en Europe. Je m'empresse de dire que j'y ai connu des chrétiens sincères, de haute qualité spirituelle, qui commandent l'estime et l'admiration. Mais je dois dire aussi que la pensée du groupe manque singulièrement de clarté, de fermeté et de cohérence, telle du moins qu'on la trouve exprimée dans la brochure: *Idéologie et coexistence*.

En voici les premières phrases: "*Nous sommes en guerre. La troisième guerre mondiale a déjà commencé.*"

VOCABULAIRE GUERRIER

Je voudrais bien faire la part de la métaphore et supposer que ce vocabulaire guerrier n'est que littérature. Malheureusement, tout le reste du texte dément cette hypothèse. Non, le Réarmement moral ne prêche pas la guerre armée. Mais il dénonce comme manoeuvre communiste tout geste susceptible de rapprocher les deux blocs.

Exemple: faut-il commercer avec les Etats communistes? Non, car Staline a dit: "Quand le monde capitaliste commencera à faire du commerce avec nous, ce jour-là il sera en train de financer sa propre destruction". (P. 19) De plus: "La reconnaissance de la Chine rouge par les Etats-Unis et son admission aux Nations-Unies reviendraient à faire progresser le plan communiste. C'est pour atteindre ce but que les communistes poussent les pays à entrer en relations commerciales avec elle".

Des relations culturelles? "Lorsqu'un Américain a, pour la première fois, demandé à Staline d'envoyer outre-Atlantique les ballets Bolshoï, il lui fut répondu qu'il n'y avait à cela aucune objection, mais que pour l'instant on avait besoin d'eux sur la frontière de Mandchourie, où des troubles avaient éclaté. Car un corps de ballet, pour les Russes, est une arme de guerre." (P. 24)

Et encore: "Quand un Montgomery, un Billy Graham, un groupe de gouverneurs, des sénateurs ou des industriels vont à Moscou, ils sont reçus et entourés par ceux-là même qui préparent leur enterrement." (p. 25)

On n'en finirait pas de citer: éloge des Suédois qui, grâce à des membres du Réarmement moral, ont empêché Krouchtchev de visiter la Suède: témoignage d'un méthodiste furieux de ce que son Eglise favorise la reconnaissance de la Chine communiste, etc.

Bref, on ne peut tirer de ce réquisitoire qu'une seule conclusion, et j'essaie de la formuler ici le plus objectivement possible: "Supprimons tout contact avec l'ennemi communiste, refusons de voir dans sa politique autre chose que du mal, et hâtons-nous de travailler au Réarmement moral de l'Occident."

Il n'est même pas besoin de le dire: nous sommes pleinement d'accord sur la dernière partie de ce programme. "Notre révolution sera morale ou elle ne sera pas" disait Péguy. Mais qu'une intention aussi louable fasse fi des réalités politiques, voir de la vérité, par l'excès même de sa ferveur "morale", cela ne manque pas d'inquiéter. Un peu plus et l'on serait en route pour un nouveau macarthyisme plus nocif encore que le macarthyisme original.

Que le Réarmement moral ignore la réalité par ferveur alors que le feu Sénateur du Wisconsin la négligeait par commodité, le résultat reste le même. Les deux tendances ont en commun la prétention de refuser les deux solutions qui s'offrent au profit d'une troisième qui n'existe pas! Toutes deux s'acharnent à bloquer tout rapprochement, à faire un crime du moindre contact... en protestant qu'ils ne veulent pas de guerre. Cela peut-il conduire ailleurs qu'à l'impasse?

On a toujours tort, il me semble, de croire qu'un certain état des rapports internationaux puisse se figer dans un statu quo immobile en attendant notre bon plaisir. Sans cesse, les situations évoluent et dans le cas qui nous occupe, si elles n'évoluent pas vers la paix, elles évoluent vers la guerre. Nous savons les dangers d'une politique d'échanges menée par des idéalistes trop naïfs ou par des businessmen habitués à tout risquer pour le profit. Mais comment croire à la politique de l'autruche? Quand l'Occident refuse de traiter avec l'URSS et la Chine ,est-ce ces deux peuples qu'il isole ou bien lui-même? Et du point de vue des martyrs, est-il bien assuré que le refus de reconnaître la Chine constitue le meilleur moyen d'y protéger les chrétiens? Est-il certain que la reconnaissance de Mao (non une approbation de son régime mais la reconnaissance du *pays* qu'il gouverne) constituerait une trahison?

LA GUERRE FATALE

A ceux qui refusent *toute* initiative de paix sans prendre conscience des implications de leur refus, je préfère encore les promoteurs conscients de la guerre à finir. Au moins ces derniers savent-ils ce qu'ils font. Mais ceux qui ne veulent pas la guerre doivent le savoir aussi. Ils doivent savoir qu'on peut se rapprocher pour convaincre et coexister dans la lutte. Si cette solution est condamnée, s'il demeure impossible de travailler au rapprochement sans devenir suspect d'intelligence avec l'ennemi, s'il faut admettre au départ que tout contact est contamination et que toute contamination s'opère en faveur des communistes, alors la guerre n'est plus seulement une menace: elle devient une fatalité!

★

Fonds publics et enseignement classique

Vianney Décarie

LES octrois statutaires aux collèges classiques prévus par les bills 50 et 58 votés à la dernière session formeront une somme d'environ $7,186,000. A même les 25 millions gardés en dépôt à Ottawa par la Conférence canadienne des Universités et que les universités du Québec remettront au gouvernement provincial, (1) 7 millions iront à ces mêmes collèges pour les aider à payer les dettes qu'ils ont eu la sagesse de faire. Enfin, ces institutions jouiront, comme les universités, des privilèges du bill no 3 et pourront faire garantir leurs emprunts par le gouvernement. D'autre part, l'accroissement des effectifs scolaires permet de prévoir une augmentation parallèle des octrois automatiques (qui devront être doublés et triplés dans un avenir prochain) et la construction de nouveaux locaux.

C'est dire que le gouvernement de Québec devra affecter des sommes de plus en plus importantes à l'éducation, sommes provenant des impôts, c'est-à-dire des goussets des citoyens. Le gouvernement a donc dès maintenant le devoir strict de voir à ce que ces argents soient bien dépensés; d'ailleurs le payeur d'impôts saurait sans doute le lui rappeler, au cas où il l'oublierait, le jour des élections. Mais cette obligation ne signifie pas ingérence dans les programmes, la nomination des professeurs ou des administrateurs. Les expériences anglaise et française montrent comment des universités et des collèges conscients de leurs obligations peuvent maintenir leur autonomie et échapper à toute influence indue. A son tour, cette autonomie ne se justifie que si les normes admises par les collèges et les universités respectent un minimum d'exigences au-dessous de quoi il n'y a pas, au sens strict, d'enseignement collégial ou universitaire: en cas d'insuffisance des barèmes, le gouvernement se verrait dans l'obligation d'intervenir: "il complètera cette action (celle de l'Eglise et des parents), lorsqu'elle n'atteindra pas son but ou qu'elle sera insuffisante; il le fera même au moyen d'écoles et d'institutions de son ressort" (Pie XI, *Encyclique sur l'éducation*).

LES NORMES ACTUELLES DES COLLÈGES

A la fin du mois de mars, l'honorable Jean-Jacques Bertrand précisait que c'était aux universités et aux collèges à organiser leur propre enseignement, non à l'Etat. Le gouvernement provincial a donc l'intention, pour l'instant, de s'en remettre aux universités et aux collèges pour mettre au point une politique d'éducation valable. On admettra facilement que la qualité de l'enseignement est immédiatement liée à la préparation et à la compétence professionnelles du corps professoral. Voyons ce que nous apprennent sur ce chapitre les "Règlements universitaires des écoles affiliées à la Faculté des Arts", de l'Université de Montréal. (1)

"Article 5. — Elle (c'est-à-dire l'institution qui désire s'affilier à l'Université de Montréal) s'engage à maintenir un personnel enseignant comprenant:

a) au moins un professeur à plein temps par groupe de trente élèves;
b) au moins autant de professeurs à plein temps qu'il y a de classes.

"Article 6. — Elle s'engage à ce que:

a) tous ses professeurs soient détenteurs d'un baccalauréat ès arts de l'U. de M. ou d'un grade équivalent;
b) dans chaque classe inférieure à l'immatriculation au moins l'un des professeurs principaux ait obtenu l'équivalent de 25 crédits de pédagogie;
c) dans chaque classe supérieure à l'immatriculation, les professeurs aient obtenu, dans la matière enseignée, un grade universitaire ou au moins 25 crédits d'études supérieures au baccalauréat.

"Toutefois, les professeurs qui ont 5 années d'expérience dans l'enseignement secondaire classique peuvent être maintenus en fonction, pourvu qu'ils soient bacheliers ès arts. Ils ne peuvent, cependant, en vertu de cette clause, passer du cours d'immatriculation au cours du baccalauréat". (Université de Montréal, **Faculté des Arts, Annuaire** 1959-60, pp. 26-27).

L'application stricte de l'article 5 permettrait donc à un collège de 8 classes de 30 élèves de n'avoir que 8 professeurs entièrement consacrés à leur tâche, les autres pouvant être des professeurs à la leçon. L'application stricte de l'article 6 permettrait à un collège affilié à l'université de Montréal de n'avoir, pour les quatre premières années du cours classique traditionnel, que *quatre* bacheliers ayant fait l'équivalent de 25 crédits de pédagogie, c'est-à-dire, un crédit représentant 15 heures de cours, ces bacheliers auront additionné

(1) Que pensent les juristes de cette utilisation de fonds publics pour une fin autre que celle que le législateur a prévue?

(1) Avant d'aller plus loin nous tenons à préciser nos intentions; cet article n'a qu'un but: permettre de liquider un passé (sur lequel il y aura sans doute lieu de porter un jugement dans d'autres circonstances) et hâter l'avènement le plus rapide des solutions qui s'imposent et qui ont déjà été, — en partie du moins, — suggérées.

375 heures d'enseignement de la pédagogie réparties sur une ou plusieurs années, en cours du jour, du soir, de fin de semaine ou d'été. Pour ces quatre premières années, les autres professeurs peuvent passer directement de leur dernière année de collège à l'enseignement du français, du latin, du grec, de l'anglais, des mathématiques ou des autres sciences dans toutes les classes y compris la quatrième ou versification, sans avoir le minimum de préparation pédagogique exigée des instituteurs de l'enseignement primaire.

L'application stricte du paragraphe c) du même article permettrait à ce collège de n'avoir, pour les quatre dernières années du cours classiques, années dites "universitaires", que des bacheliers ayant suivi 375 heures de cours dans la matière qu'ils enseignent.

On pourrait donc concevoir un collège autorisé à dispenser l'enseignement jusqu'à l'immatriculation, — et qualifié pour recevoir les octrois provinciaux — qui n'aurait pour tout corps professoral *stable* que quatre professeurs à temps complet, bacheliers ès arts et, pourvu qu'ils aient pendant cinq ans pratiqué, sur des enfants de 10 à 15 ans, une pédagogie qu'ils n'auraient jamais apprise, dispensés des fameux 25 crédits de pédagogie (voir le dernier paragraphe de l'article 6). Ce même collège pourrait se contenter, au niveau dit universitaire, de quatre professeurs à temps complet qui n'auraient aucun diplôme supérieur au B.A., mais qui justifieraient de 375 heures de cours. On n'exige évidemment pas plus des professeurs à temps partiel. Il n'est donc pas question pour ces années *universitaires* d'avoir un seul licencié, encore moins un docteur. Ces normes représentent des minima mais, qu'on nous pardonne! il y a des minima un peu trop... minimes!

Hâtons-nous d'ajouter que nous ne croyons pas qu'un tel collège existe où l'amour de l'égalité culturelle ait maintenu tous les professeurs au niveau du baccalauréat.

Un autre correctif s'impose: dans le cas des professeurs prêtres, il faut rappeler qu'ils ont suivi pendant quatre (ou même cinq) années des cours d'écriture sainte, de patristique, de théologie systématique, d'histoire de l'Eglise, de questions sociales etc. qui auraient dû les initier à une méthode scientifique dans plusieurs disciplines: lecture et interprétation des textes, histoire etc. Mais enfin ces études ne sont pas indiquées dans les fameux règlements précités et, si elles ont une valeur de formation générale, on ne voit pas exactement en quoi elles préparent immédiatement à expliquer Virgile (1) en versification ou à enseigner les sciences.

Seules des statistiques *publiques* sur les qualifications des professeurs du second degré permettraient de voir ce qui correspond, dans la réalité, aux "règlements des écoles affiliées." Il est éminemment important, en effet, de connaître la proportion des diplômes supérieurs au baccalauréat dans nos collèges, non pas encore une fois pour critiquer stérilement une situation qui pourrait s'avérer déplorable, mais pour souligner l'urgence — peut-être extrême — d'établir dès maintenant une politique valable.

TENTATIVE D'AMÉLIORATION

Il faut mentionner ici un fait trop peu connu du public. Déjà très conscientes de la nécessité de constituer un corps professoral compétent et stable, les autorités gouvernementales et ecclésiastiques vinrent tout près, en 1943, de conclure un accord aux termes duquel le gouvernement s'engageait à fournir aux collèges les deux tiers du traitement que ceux-ci accorderaient à un professeur laïc. Le projet échoua, par la faute d'une opposition ecclésiastique, selon les uns, ou d'un manque d'intérêt du nouveau gouvernement, selon les autres: la première explication rend compte de l'échec de 1943 et la deuxième, de l'abandon du projet après cette date. Laissons de côté pour le moment le partage des responsabilités (les noms et les faits sont connus) sans pour autant ne pas s'interroger sur un système qui permet de retarder pendant plus de dix-huit ans la solution d'un problème fondamental de toute société un peu évoluée: la constitution d'un corps enseignant qualifié et stable au niveau pré-universitaire, problème dont l'acuité a toujours été éclatante. On ne peut que rester songeur devant ce manque à gagner culturel et les regrets deviennent cuisants lorsqu'on imagine les services qu'auraient pu rendre ces deux ou trois cents professeurs de carrière dont l'unique souci aurait été l'éducation! Nous ne serions certes pas devant l'angoissante situation actuelle.

A défaut de statistiques publiques sur les titres du corps professoral du second degré, on peut consulter les annuaires des collèges; il suffirait d'un peu de temps et de travail pour présenter un tableau assez précis de la situation. On y verrait très fréquemment un effort réel et soutenu vers une amélioration de la formation professionnelle. C'est ainsi que dans certains cas le nombre des enseignants bacheliers ayant poursuivi des études dans la matière enseignée passera, en vingt ans, de un sur sept à un sur trois et même un sur deux. Mais on est encore loin du compte.

RÉSULTATS D'UNE ENQUÊTE... OFFICIEUSE

Alarmé par la situation actuelle, un groupe de jeunes professeurs a poursuivi une enquête, dans les collèges affiliés à l'Université de Montréal, sur les diplômes et les conditions de travail des enseignants d'une discipline de niveau dit uni-

(1) En effet le latin qu'on y parle et qu'on y écrit est plutôt... "équestre" (ne convient-il pas de latiniser le terme joual du Frère X?)

versitaire. Les résultats en ont été communiqués aux professeurs des collèges dont quelques-uns ont été obligés (!) de faire leurs études dans une université québécoise, ce qui nous a valu le plaisir d'établir avec eux des liens durables... et de nous instruire! Cette enquête nous apprend que les deux-tiers des professeurs clercs ont poursuivi des études spécialisées dans leur discipline, mais qu'un tiers ne s'y est pas engagé, — les supérieurs estimant sans doute que la préparation théologique indiquée ci-dessus était un substitut adéquat; les cinq-sixièmes des religieuses et des professeurs laïques masculins et féminins ont obtenu des diplômes. On notera aussi que, sur un total de 41, les professeurs clercs détiennent 12 doctorats, 14 licences, une maîtrise, bref la quasi-totalité de ces diplômés a fait au moins deux années d'études; les religieuses et les professeurs laïques comptent un doctorat, neuf licences, trois maîtrises et deux baccalauréats (ce dernier diplôme équivaut à une année d'études après le B.A.): dans ce groupe le nombre d'années passées à l'université diminue considérablement.

Cette enquête a révélé d'autres faits assez troublants, par exemple, l'extrême jeunesse, en terme d'exercice de la profession, des professeurs: 52% enseignent depuis moins de 5 ans, 77% depuis moins de 10 ans; 12% enseignent depuis 15 ans et plus. S'ils regardent l'expérience de leurs prédécesseurs, ces jeunes enseignants peuvent difficilement espérer faire une carrière dans cette discipline et acquérir une information et une assurance que seul le temps peut donner. (Ne nous arrêtons pas aux répercussions qu'une telle inexpérience peut avoir sur les collégiens!) Ce qui aggrave la situation, c'est l'absence quasi-totale de loisirs (il y a sans doute des spécialistes de l'"organisation des loisirs" chez leurs supérieurs!), car ici le terme "loisirs" est trompeur: il s'agit des moments *essentiels* à toute réflexion. Comment garder dans une carrière des gens qu'on oblige à négliger leurs obligations professionnelles, et donc à vivre dans un état d'insatisfaction?

Tous ces facteurs: impréparation d'une forte minorité des enseignants, extrême jeunesse de la majorité, absence des loisirs nécessaires à un exercice sérieux de la profession, insécurité profonde liée à l'instabilité dans la fonction, tous ces facteurs dis-je, aboutissent à ce résultat tragique: des hommes actifs, profondément conscients des problèmes et des solutions à leur apporter, sont submergés par l'ampleur des premiers et presque découragés par la pénurie des moyens mis à leur disposition pour réaliser les secondes.

LES MOYENS FINANCIERS

Nous insistons aujourd'hui sur ces faits parce que l'une des raisons alléguées dans le passé pour excuser cette situation déplorable, l'insuffisance des revenus, disparaîtra dès septembre prochain: les institutions du second degré recevront au moins quatre fois plus (soit 5 millions) que l'an dernier; et on peut croire que ce n'est qu'un début.

Aux 7 millions pour les besoins annuels, cités au début de cet article, s'ajouteront les octrois spéciaux de construction et autres, sommes provenant toutes des impôts. Il faudrait donc ne pas attendre que le gouvernement, sous la pression de l'opinion publique, soit obligé d'intervenir dans l'administration des collèges pour améliorer la préparation et les conditions de travail du corps professoral. Il faudrait que les Facultés des Arts et les institutions du second degré mettent au point, et le plus tôt possible, une politique de formation du corps professoral du second degré.

LES EXIGENCES PROFESSIONNELLES: LICENCE ET DOCTORAT (1)

Il ne semble pas utopique d'exiger des professeurs des quatre premières années du classique deux années d'études universitaires couronnées d'une licence d'enseignement, soit en lettres soit en sciences. Les enseignants du cours dit universitaire (Belles-Lettres à Philosophie II) auront suivi, au moins pendant trois ans, des cours conduisant soit à un diplôme d'études supérieures soit à un doctorat ou à son équivalent. Chaque collège devrait, en outre, compter sur les connaissances d'un docteur dans chacune des matières principales enseignées.

LA FORMATION PROFESSIONNELLE: NÉCESSITÉ D'ÉCOLES NORMALES SUPÉRIEURES

Mais quelle formation professionnelle recevront ces futurs professeurs? On me permettra tout d'abord de dénoncer de nouveau cette tendance pédagogique, d'origine américaine, qui veut qu'un baccalauréat ou une licence en pédagogie habilite à enseigner dans les collèges: une licence en pédagogie permet d'enseigner la pédagogie, non la littérature; c'est ce que j'appellerais la politique du moulin à café, plus préoccupée de l'appareil que de la qualité du produit qu'on y moudra. "La faillite de toute pédagogie qui ne naisse pas d'une connaissance approfondie des matières enseignées, et même, de l'activité créatrice à quoi tout savoir doit sa naissance, peut être prévue

(1) Nous résumons ici des suggestions déjà présentées lors du cinquantenaire du **Devoir.** Nous savons que les réformes proposées ne peuvent être réalisées immédiatement mais nous demandons qu'on décide, **dès maintenant,** qu'elles entreront en vigueur, par étapes, à partir de 1963-64, par exemple.

avec une quasi infaillibilité." (1) Il faut tout ignorer de la formation professionnelle des maîtres de l'enseignement secondaire dans les pays de culture latine pour croire innover dans ce domaine en adoptant une formule déjà dénoncée vigoureusement au Canada et aux Etats-Unis.

Car il existe une Ecole Normale Supérieure à Paris (depuis plus de 150 ans), et une autre à Pise, pour la formation des maîtres du secondaire. Et c'est à une solution analogue qu'il faut s'arrêter. Plutôt que de repasser les programmes de baccalauréat qu'ils ont déjà subis, nos futurs enseignants feront dans les facultés les licences et les doctorats dont nous avons déjà parlé. Mais ils se retireront dans une maison où ils suivront les conférences des meilleurs professeurs des collèges et des facultés et où ils se soumettront à des exercices pédagogiques: cette maison sera dotée d'une excellente bibliothèque universitaire qui permettra aux futurs professeurs d'approfondir leurs études et de dépasser le niveau des manuels. L'Ecole aura, alternativement, pour directeur et sous-directeur des universitaires des disciplines littéraires et scientifiques. Le recrutement des élèves sera assuré par l'octroi de bourses très importantes. Enfin pour l'information pédagogique on songera à des cours donnés dans une faculté ou une section des sciences de l'éducation, à l'université même. Ajoutons que cette faculté de pédagogie poursuivra des recherches en éducation à tous les degrés, mais avec des préoccupations universitaires.

(1) Et. Gilson, **L'école à la croisée des chemins.** Collège Jean-de-Brébeuf, N. 10, p. 31 (1954). Voir dans le même sens Cyrias Ouellet: "Donc avant tout, formation des maîtres par de solides études universitaires dans la matière de leur enseignement... Si un certain entraînement aux méthodes pédagogiques est nécessaire, il ne peut en aucun cas remplacer la connaissance approfondie de la matière, la formation de l'esprit." **Bulletin de l'Acfas,** supplément, mars 1960.

UNE OCCASION UNIQUE

Tous ces projets peuvent sembler relever de l'utopie car ils requièrent beaucoup d'argent. Or, pour une fois, il ne manque pas. On pourrait, dans cinq ans environ, présenter un corps professoral qui répondrait aux exigences indiquées ci-dessus (pour les années dites universitaires, à tout le moins), si on faisait preuve d'imagination et de décision.

Les collèges recevront, dès septembre prochain, quatre fois plus que l'an dernier pour les dépenses courantes. A même les 25 millions déposés à la Conférence canadienne des Universités, 7 millions leur seront versés. Or il y a un an, ils n'auraient même pas rêvé toucher tant d'argent. Pourquoi ne poseraient-ils pas un geste qui manifesterait leur compréhension des problèmes de formation professionnelle des enseignants du second degré, formation qui est d'abord et avant tout une question de culture? Pourquoi ne laisseraient-ils pas cette somme en fiducie pendant une période limitée, quitte à la reprendre quand l'état d'urgence sera disparu? Les intérêts serviraient à constituer des bourses importantes ($2,000 environ) à offrir, par voie de concours provincial, aux meilleurs candidats qui s'intéresseraient à la carrière professorale. Concuremment on utiliserait une partie de ces revenus pour suppléer à la pénurie de maîtres compétents canadiens en en faisant venir de l'étranger (France, Belgique, Suisse, Angleterre, Etats-Unis etc.) ainsi que le suggère aussi M. Maurice Lebel, pour l'enseignement du français (*Bulletin de la Fédération des Collèges classiques,* février 1960).

Cette suggestion aurait besoin d'être précisée. Mais seule l'adoption de cette mesure et de celles qui ont été proposées ci-dessus (ou de mesures semblables) permettrait de croire à une politique culturelle qui justifierait l'octroi de subsides encore plus importants. ★

Nouvelles d'un jour

(tirées du même numéro du DEVOIR, le 21 mars 1960)

I

Prenant la parole au cours du dîner marquant les 25 ans de vie politique de M. Johnny Bourque, ministre des finances, Mgr (Ira) Bourassa a ajouté:

> *"Je n'ai pas peur d'affirmer publiquement que nos hommes publics, nos politiciens, sont les plus honnêtes de tout le Canada."*

II

Un architecte qui avait tenté de déduire de son impôt sur le revenu des sommes versées en pots-de-vin à des politiciens a perdu sa cause devant le tribunal d'appel de l'impôt. (....)
M. Maurice Boisvert, l'un des membres du tribunal d'appel, a dit:

> *"Trop de gens de nos jours vivent de leur influence en la vendant".*

Arthur Buies, l'anti-zouave

Jean-Charles Falardeau

Il y a plusieurs Arthur Buies. On n'a que l'embarras du choix. Qui préférer, du jeune crâneur de vingt ans quittant Paris pour aller s'enrôler dans les armées de Garibaldi; ou du cinglant polémiste qui est la gloire de l'Institut Canadien de 1863 à 1870? ou de l'essayiste des célèbres *Lettres sur le Canada?* ou du lettré ironiste, éditeur de *La Lanterne*, qui fut l'un des premiers Canadiens à connaître et à manier avec style la langue française? ou du chroniqueur-voyageur-géographe à qui nous devons les romantiques itinéraires dans les régions du Québec; ou du collaborateur du curé Labelle? Quelle unité restituer à cette figure que se sont disputée la bohème, la polémique et la politique? Comment discerner ce que lui ont ajouté ou ce dont l'ont amputée Douville et Grignon? Léopold Lamontagne devait nous donner le livre magistral qui eût reconstitué un Buies total, tumultueux et coloré. Le livre est peut-être magistral mais nous n'avons pas Buies. Le souci qu'a eu Lamontagne de composer un Buies qu'on pourrait dorénavant étudier "sans danger" dans les collèges réduit sa biographie aux proportions très correctes d'une belle statue de plâtre, toute prête à trouver sa niche parmi les "morceaux choisis" de notre Histoire "deux fois trompée". Et pourtant...

Ce que nous cherchons à travers Buies, c'est une époque. Une époque dont, à la fois, il exprime le besoin d'éclatement et fait discerner, à contre-jour, les invraisemblables léthargies morales et intellectuelles. Buies avait fait le coup de feu dans l'armée de libération nationale de Garibaldi. Rentré au Canada, en 1862, il saute d'un bond sur les barricades du "champ clos" où la jeunesse canadienne libérale, après un premier échec en 1858, poursuit à l'Institut Canadien la lutte contre la sujétion aux oppressions établies et à l'ultramontanisme. Là, il claironne, "de cette tribune d'où jaillissaient les idées de réforme, ce brandon paisible qui, en agitant profondément les masses, ne détruit que les abus et perfectionne les institutions". Il anime le peloton actif de l'Institut, – "les radicaux, les intransigeants ,les irréconciliables, les enragés de la phalange de 1863", à qui rien de ce qui touche au progrès dans la vie économique, politique et intellectuelle, n'était étranger. "Nous étions une génération d'audacieux, des écrivains en germe, mais téméraires, qui ne reculaient devant rien, qui osaient tout aborder..."

Buies donnait à l'Institut Canadien des cours d'économie politique! Le premier Canadien français, sans doute, à l'avoir jamais fait (nous sommes en 1863). Je propose que l'on institue, un jour prochain, une chaire universitaire "Arthur Buies" d'économie politique... Et ces cours d'économie politique, ces conférences sur la montée des peuples vers la liberté, ces mercuriales contre le conservatisme et le cléricalisme, Buies les prononce dans une salle face à laquelle a été fondé, pour lui faire échec, un "Institut canadien-français" dont le directeur est Testard de Montigny, chef des ultramontains et ex-zouave pontifical! Quel sujet de concours d'histoire je proposerais à mes élèves si j'étais professeur d'histoire... "Nous sommes en 1863: un jeune Canadien de 23 ans qui connaît bien son français parce qu'il a étudié trois ans au Lycée Saint-Louis à Paris, qui a été soldat de Garibaldi en Sicile, prononce, à l'Institut Canadien de Montréal, un discours sur la démocratie et la tolérance. Reconstituez ce discours." Au fait, combien d'élèves, en 1960, ne seraient pas obligés de consulter d'abord le dictionnaire pour savoir ce que signifient les mots "tolérance" et "démocratie"?

Je serais quand même fort curieux de lire ces copies d'élèves. Elles ne frémiraient probablement pas du frisson cocardier de Buies, et ce serait mieux ainsi. Mais refléteraient-elles la correction, la conviction, la rage retenue de notre Camille Desmoulins? Peut-être les propos que Buies lui-même adressait aux jeunes de son époque auraient-ils encore beaucoup de sens aujourd'hui, en plusieurs domaines. Par exemple, au sujet du style: "Soyez simples... Quand vous aurez acquis les qualités essentielles et fondamentales du style, quand vous serez parvenus simplement à vous discipliner, vous aurez déjà parcouru une étape qui vous dédommagera du facile sacrifice de prétentions aussi ridicules que funestes..." Au sujet de l'éducation: "Je veux dire qu'il est temps de modifier profondément notre système d'instruction; il est temps d'apporter le secours de la raison à l'impuissance de ce système; il est temps de débarrasser l'intelligence publique de cet amas incohérent d'entraves qui arrêtent nos progrès..." Au sujet des réformes sociales: "J'entends toujours dire: "Nous sommes jeunes, laissez faire le temps; n'avançons-nous pas? voyez le défrichement, le progrès des villes". Et c'est avec ces banalités qu'on perpétue notre inaction. Mais voyez les Etats-Unis, voyez s'ils se sont contentés de s'appeler jeunes, ou s'ils n'ont pas profité de leur jeunesse pour faire ces immenses pas que l'on suit dans la carrière du progrès". Ces derniers textes (cités par Lamontagne) sont de 1865; le premier est de 1892.

J'ai sous les yeux un opuscule de Buies, publié à Québec, à la Typographie de C. Darveau, en

(suite à la page 32)

Saint-Denys Garneau et l'image

Jeanne Lapointe

QUELQUES intuitions fulgurantes, dans de rares articles au lyrisme parfois obscur, pillées et plagiées ensuite sans vergogne par divers fabricants de manuels sur la littérature canadienne — qui se gardent bien de prononcer son nom — telle est jusqu'ici l'oeuvre du moins célèbre et du plus significatif des observateurs de notre milieu. Cet essayiste et critique, Jean Le Moyne, dénonçait avec vigueur et lucidité, — dans une causerie du 9 février dernier sur Saint-Denys Garneau, à la télévision — la confusion qui s'établit souvent, dans notre mentalité, entre une culpabilité d'origine morbide, pure et simple peur, rejet de la vie, et la culpabilité fondée sur les morales objectives, l'une étayant l'autre et la renforçant jusqu'au point de déséquilibre. Les notes qui suivent ne sont qu'un corollaire et une confirmation de ces propos.

L'IMAGE LA PLUS DÉSINCARNÉE

Le poète doit vivre d'images: un jansénisme littéraire poussé à l'extrême aboutirait au style sans style, au "degré zéro de l'écriture" (1), au poème sans image, sorte de contradiction dans les termes. Faute de pouvoir abolir l'image, la comparaison et la métaphore tirées de la géométrie en fourniront le type le plus sec, le plus désincarné qui soit. Une poésie de l'abstrait. Valéry revêtait le monde des idées d'une imagerie subtilement charnelle. Garneau, lui, réduit fort agilement son drame sensible à des théorèmes et à des démonstrations. L'image est, pour lui, comme l'univers féminin, une menace à la fragile intégrité du poème et de l'être:

> Non, ces voix de femmes vous n'entamerez [pas
> La pureté de mon chant. (2)

Les images géométriques que nous citerons vont de pair avec le thème de l'arbre ébranché, à quoi le poète veut devenir semblable, et avec le thème des os:

> Nous avons attendu de la douleur
> Qu'elle modèle notre figure
> à la dureté magnifique de nos os
> Au silence irréductible et certain de nos os. (3)

GÉOMÉTRIE PLANE, GÉOMÉTRIE DANS L'ESPACE

Cet orgueil de vouloir se réduire aux os et au silence — souligné par la complaisance des adjectifs "magnifique", "irréductible", — est le fruit d'un graduel rétrécissement de l'être dont le processus nous est expliqué dans un poème dont l'image principale est celle d'un globe où le poète se trouve enfermé, fixé au centre même. (4) Autrefois, du temps de sa jeunesse plus spontanée, ses poèmes suivaient un élan partant de ce centre et dépassant la périphérie pour se jeter dans l'au-delà — belle évasion.

> C'est qu'on acquiert une prodigieuse vitesse [de bolide
> Quelle attraction centrale peut alors
> empêcher qu'on s'échappe
> Quel dôme de firmament concave qu'on le [perce
> Quand on a cet élan pour éclater dans l'au- [delà. (5)

Puis le poète découvre que ces espaces planes où le poème s'ébattait sur une surface, depuis le centre jusqu'au bout du rayon, sont en réalité contenus dans une sphère, la terre:

> Mais on apprend que la terre n'est pas plate
> Mais une sphère et que le centre n'est pas au [milieu
> Mais au centre (6)

— "Centre" signifiant ici centre du volume, et "milieu" signifiant centre de la surface. — Le poète sait maintenant que la terre est refermée sur lui, recouverte de ce ciel concave qui l'étouffe; la terre n'est plus un lieu d'élan libre, mais une prison. Le seul mouvement possible est d'aller buter contre l'écorce de cette sphère, et de s'arrêter là en un point mort. Toutes les tâches terrestres, après cette constatation, sont décolorées, "pauvres tâches":

> Alors la pauvre tâche
> De pousser le périmètre à sa limite
> Dans l'espoir à la surface du globe d'une [fissure,
> Dans l'espoir et d'un éclatement des bornes
> Par quoi retrouver l'air libre et la lumière.
> Hélas tantôt désespoir
> L'élan de l'entier rayon devenu
> Ce point mort sur la surface. (7)

RIEN QUE LA TERRE

La vie est donc devenue ce continuel choc entre la calotte de ciel refermée sur l'homme comme un couvercle; et la terre, un espace confiné où l'on doit, pour vivre, se réduire à néant, diminuer sans cesse l'envergure naturelle du geste, pour ne plus vivre qu'à tout petit pas, étrécis de

---

(1) C'est le titre d'un ouvrage du critique Roland Barthes.

(2) **Poésies complètes, p. 114.**

(3) **Posésies complètes, p. 207.**

(4) "Autrefois j'ai fait des poèmes", **Poésies complètes, p. 79.**

(5), (6), (7), (8) même poème.

plus en plus ingénieusement. Car voici l'homme parvenu à la corde — au sens géométrique: segment de droite joignant deux points d'une courbe; — et la circonférence est maintenant imminente:

Tel un homme
Sur le chemin trop court par la crainte du [port
Raccourcit l'enjambée et s'attarde à venir
Il me faut devenir subtil
Afin de, divisant à l'infini l'infime distance
De la corde à l'arc,
Créer par ingéniosité un espace analogue à [l'Au-delà;
Et trouver dans ce réduit matière
Pour vivre et l'art. (8)

Car l'art même, on le voit, doit se plier à ces réductions torturantes.

"DIVERTISSEMENT UN PEU MÉTAPHYSIQUE"

Ailleurs, Garneau constate:

On peut s'amuser à faire des noeuds
avec des lignes parallèles
C'est un divertissement un peu métaphysi- [que. (9)

Et tout un long poème reprendra ce thème de la terre géométrisée:

Plate comme une table
....
On n'en voit pas non plus le dessous
....
Et c'est dommage
....
C'est là que se livrent des conciliabules géo- [métriques
Qui nous ont pour centre et pour lieu
C'est là que la succession des points devient [une ligne
Une ficelle attachée à nous
Et que le jeu se fait terriblement pur
D'une implacable constance dans sa marche [au bout qui est le cercle
Cette prison. (10)

Cette abstraction dans le style de McLaren montre les pas, qui sont des points, traçant un cercle ironique où le marcheur se verra soudain "prisonnier des pas perdus"(10). Kafka, autre obsédé de ces puretés inexorables — mais plus conscient, lui, d'être un malade — tracera aussi la géométrie de ses souffrances, en des contes d'une horrible sécheresse. Garneau le lisait. Chez l'un et chez l'autre, le langage, dépouillé de ses prestiges normaux, presque allégé de l'adjectif, se fait transparence aérienne, jeu de fils de fer à la Calder. Mais Kafka ne prétend pas faire là des poèmes. Il y eut aussi un certain Blaise Pascal, avec ses barres et ses ronds, dont Garneau avait fait son livre de chevet; ici rencontre non pas au plan de la géométrie, mais avec Port-Royal même. Et concrètement, Garneau aimait le divertissement géométrique: "Moi tout ce que je fais d'un peu sérieux en ce moment, c'est de la géométrie", écrivait-il, le 20 février 1934, de sa réclusion volontaire de Sainte-Catherine de Portneuf.(11).

ET DANS LE JOURNAL: L'ÉTRANGER, DANS UN GLOBE

Le *Journal*, à travers les associations d'images, établit les mêmes confusions entre bonne conscience, fausse ascèse, dépouillement, soudés dans un immobilisme qui se prend pour une éternité. Il y est question des "exigences verticales"(12) d'un être "assis sur une chaise au milieu de sa désolation sans bornes", et entouré de gens "armés de haches qui l'ébranchent", et peu à peu le réduisent "à ce seul tronc vertical"(13). Il souhaite être dépouillé de "cet habit, de cette circonférence où son attention sans cesse voyage et se perd et s'épuise. Il ne sera plus en proie à cette méchante soif tapie au creux de sa poitrine, son envie".(14) Il se veut détaché du monde, simple contemplateur. De nouveau apparaîtra le thème du globe, mais c'est un globe de verre, à l'intérieur du crâne, où le poète se retire même de son être propre: "Par exemple, en ce moment, j'ai furieusement conscience d'un lieu sous mon crâne, le lieu où l'on se retire pour regarder. Où l'on se retire de tout, de soi-même, pour tout regarder, et soi-même. Ce n'est pas du tout près des yeux, comme on serait porté à le croire: ni même du tout dans ce foyer des yeux en arrière. Pas du tout. Pas non plus dans le front où l'on pense qu'on pense. C'est proprement au sommet du crâne. Il y a là un petit creux en avant et un petit creux en arrière. Entre les deux creux une petite bosse. Sous cette bosse, c'est là qu'il y a une chambre où l'on se retire de tout, de soi-même pour s'asseoir et pour regarder. Là on n'a plus affaire à rien. On est étranger. On regarde seulement. C'est naturel: c'est le plus haut point pour avoir le regard plongé en bas".(15)

"ECRIRE: INTEMPÉRANCE COUPABLE"

D'où vient cet idéal d'immobilisme, ce rôle de contemplateur qui regarde de haut la vie humaine? Il n'a pas pour origine immédiate l'orgueil, bien qu'il se rattache sans doute à une attitude intellectuelle fondamentale qui est un très prétentieux et néfaste immobilisme intellec-

---

(9) "Poids et mesures", **Poésies complètes, p. 194.**
(10) "Voici la terre sous nos pieds", Pc, p. 155.

(11) Lettre à Jean Le Moyne, dans la correspondance en cours d'édition.
(12) **Journal**, p. 238.
(13) id., p. 239.
(14) id., p. 239.
(15) id., p. 106.

tuel des propriétaires de vérité. C'est plutôt ici, semble-t-il, un sentiment de culpabilité qui lui inflige cette passivité toute bouddhique: "Le plus petit acte est occasion de choix entre Dieu et soi (........) On peut (........) discerner sa volonté, la distinguer hors de celle de Dieu. Mais on n'a pas le droit de tenir à cette distinction, de l'accepter et de l'accentuer en agissant selon cette distinction."

"On peut apporter à lire, écrire, etc une intempérance plus coupable que celle de la chair. On peut y apporter une gourmandise illégitime. Ce qui mesure ces actes en mal, c'est un certain parti pris avoué ou non, de jouir et de profiter (........) ce parti pris peut aller jusqu'au vice (........) Ceci évoque pour moi une certaine figure géométrique: une sphère traversée d'une droite ou plutôt d'un courant. La sphère représente l'être en soi, ou plutôt tel être en lui-même, selon l'équilibre de ce qu'il reçoit proportionnellement à ce qu'il peut assimiler. Equilibre naturel. Une disproportion entre l'avidité et la faculté d'assimilation, entre la culture et l'être, entre "l'être" et le "vouloir-avoir" détruit la forme parfaite de la sphère, la bouleverse, la dissout: vice. Le couteau représente l'amour, le don qui doit vivifier tout l'intérieur de la sphère et la dépasser et l'engager. Cette figure se rapporte aussi bien à l'être qui est l'oeuvre d'art, complète et ronde en soi mais traversée d'un courant. Tout ceci (........) jusqu'au vice, où un être s'acharne à posséder et à jouir, à déterrer tout l'être dont il est capable, et plus, et plus encore."

"Combler mon prétendu art a participé à ce parti pris!"(16)

CETTE INDIFFÉRENCE VITALE: L'ÉTRANGER DE CAMUS OU L'ÉTRANGER JANSÉNISTE?

Malgré les dons manifestes dont témoignent, chez Garneau, tant de pages douloureuses et justes, il est difficile de le lire sans agacement et même sans quelque vive répugnance. C'est que chez lui l'isolement maladif hors du réel, la schizophrénie de plus en plus accentuée trouvent toujours, pour se justifier, des certitudes illusoires. Son besoin de s'appuyer sur une volonté de Dieu qui serait censée inspirer ses gestes les plus insignifiants n'est qu'un refus de vivre, de choisir, de décider, d'être, refus qui se prend pour une ascèse et une mystique. "Celui qui sauve sa vie la perdra"; la vie est, au contraire, participation au monde, et l'être s'agrandit à la mesure de ses dons véritables à la vie.

Les modalités et variantes de cette attitude de rejet du réel se rencontrent à divers degrés parmi nous. Les pouvoirs de la sensibilité et de l'imagination, en regard de l'aptitude à établir des syllogismes, sont considérés comme facultés inférieures, et d'ailleurs dangereuses. Notre système d'éducation reste profondément marqué de cette peur profonde de la réalité à aborder de front, sans système préconçu. Une meilleure formation scientifique, dès les études secondaires, habituerait l'intelligence à s'appuyer sur la vie, le réel; les couleurs, les formes, les sensations, tout comme les réalités psychologiques exactes, trouveraient plus large place dans notre univers mental.

Le faux sérieux, fondé sur la méfiance à l'égard du sensible, à l'égard du littéraire, à l'égard aussi de tout le monde féminin, voilà autant de signes, dans notre monde, de peur devant le réel et la vie.

Il est curieux de constater que l'indifférence à la vie, chez Meursault, *L'Etranger*, rejoint celle de Saint-Denys Garneau, qui revendiquait ce rôle d'étranger bien avant le roman de Camus. Mais elle est doublement pernicieuse chez Garneau parce qu'elle se croit voie de sainteté. Elle procède d'un mensonge inconscient, fondamental et destructeur.

Et l'on sait que cette rupture avec le réel dans le tréfonds des structures mentales, devenant parfois un indifférentisme moral, peut appuyer sur la philosophie la plus respectable — dont on aura sauvegardé deux ou trois principes fondamentaux — la justification des pires aberrations au plan de la vie.

Certaine image de Garneau, citée plus haut, rappelle irrésistiblement tel brave philosophe, dont le type est courant, pour qui S. Thomas a tout dit et pour toujours, la seule occupation humaine justifiable consistant maintenant à le répéter, ou à lui rattacher immédiatement, par le cordon du syllogisme, toute vérité qu'on aurait aujourd'hui l'impertinence de proférer. Ce philosophe, s'il allait au bout de sa logique, pourrait, lui aussi, ayant affirmé le principe de contradiction, s'asseoir ensuite sur une chaise au milieu d'une chambre vide pour y attendre la fin du monde. Bien à l'abri sous sa calotte de vérité, il se contenterait de jouir en toute suffisance de ce principe de contradiction. Et peu importe ensuite à quoi il passerait le temps, que ce soit à compter les mouches ou à s'empiffrer.

TO BE OR NOT TO BE

Cette scission d'avec le réel, cette névrose profonde, Garneau en est mort. "C'est eux qui m'ont tué..."(17). Les gens qui ont aujourd'hui vingt ans semblent plutôt décidés à n'en pas mourir; avec violence, ou dans une indifférence apparente, ils secouent les fausses contraintes. Mais on reste étonné de constater que les brusques défoulements auxquels ils aboutissent parfois, les laissent cependant encore très réceptifs à des propos comme ceux de Jean Le Moyne sur la double culpabilité; on eût pu s'imaginer que les drames du temps de Garneau — il y a presque trente ans —

(suite à la page 32)

---

(16) Journal, p. 214.

(17) Poésies complètes, p. 201.

CHRONIQUE DU TEMPS PERDU

● ● ● ● ● ● ● ● ● ● ● ● ● ● ● ●

Peinture et Démagogie

Guy Viau

LE **quod visu placet** de saint Thomas d'Aquin aura connu toutes les vicissitudes. Il concilie aujourd'hui les Soviets et mademoiselle Germaine Bernier dans leurs vues sur l'art.

UNE ENTENTE SECRETE

Ns voilà-t-il pas, en effet, que les Soviets et Mademoiselle Bernier s'entendent — secrètement, bien sûr — pour réduire l'art à la fonction de péripatéticienne personnifiant, pour l'amateur, **"un sujet qui lui parle, qui lui tient compagnie, qui le charme ou l'inspire ou le repose, bref, un sujet qui lui plaît et qu'il aimera davantage à mesure que le temps passera..."** Ce sont les termes mêmes de la déclaration thomiste de mademoiselle Bernier (1) s'insurgeant contre le conseil que donne aux profanes M. Martin Baldwin, le conservateur du musée de Toronto: **"Choisissez**, leur avait-il dit, **une peinture qui vous trouble"**. Mademoiselle Bernier appuie sa protestation sur une page anti-militariste de Georges Duhamel, tirée de la **Possession du Monde: "L'homme (de guerre) avait réalisé ce triste miracle de dénaturer la nature, de la rendre ignoble et criminelle".** Evidemment, mademoiselle Bernier identifie l'artiste qui trouble avec le soldat qui dénature la nature. Rien de plus logique. L'argument d'autorité ne ratera pas son petit effet auprès des âmes naïves et gagnées (ou battues?) d'avance. L'art qui trouble est condamné pour crime de guerre.

CHACUN SON DIRIGISME

Des milliers de personnes ont frétillé d'admiration devant la peinture soviétique exposée, ces dernières semaines, au musée des Beaux-Arts de Montréal. De la peinture qui plaît, s'il en fut jamais, et saine, et morale! Communistes et chrétiens se reconnaissent donc dans le même art, se complaisent dans le même visage de l'homme et de la vie. J'aurais scrupule à troubler mademoiselle Bernier, mais ne peut-on lui poser une simple question: l'art qui plaît ne nous condamne-t-il pas aussi, ne donne-t-il pas notre mesure? Communistes et chrétiens ne succombent-ils pas à la même démagogie?

UN BLASPHEME

J'incline à croire, pour ma part, qu'un art qui reproduit en trompe-l'oeil (et en trompe-l'esprit) les aspects strictement superficiels du monde extérieur est un blasphème à Dieu et un reniement de l'âme humaine, un art de veau qui considère le passage d'un train (les peintres soviétiques semblent tirer une grande vanité de leurs chemins de fer). Saint Thomas d'Aquin n'avait-il pas aussi défini la Beauté, la splendeur du Vrai, c'est-à-dire l'exaltation de l'homme devant la nature qu'il exprime selon les lois de l'esprit humain avec sa lucidité, ses intuitions, sa joie, son drame, son mystère? Un art à l'image de l'homme, pourquoi pas? Ne nous disait-on pas au petit catéchisme que l'homme a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu?

Le texte de Duhamel, invoqué par mademoiselle Bernier, pourrait d'ailleurs fort bien servir mon propos: **"Les cuisiniers manquent d'appétit. Ne soyons pas des cuisiniers au sein de ce vaste monde, et sachons conserver et restituer à chaque objet sa valeur et sa signification originelles. Je dis bien restituer, car le monde semble de plus en plus détourné de son sens, c'est-à-dire du sens humain, le seul pour nous..."**

Une peinture qui plaise, je ne demande pas mieux, au fond. Pourvu qu'elle y mette les formes.



---

(1) cf **Le Devoir** du 31 janvier, 1960.

Un film de L'O.N.F. sur Glenn Gould

Andrée Desautels

TENTER l'extrême d'une aventure artistique, qui ne veut souffrir aucune complaisance, semble être le fait de quelques rares artistes canadiens, dont Glenn Gould. Ici, aucun compromis, mais de la rigueur et une exigence d'une pureté qui n'exclut ni l'intensité brûlante de la passion, ni le risque de sacrifier des techniques acquises et éprouvées en faveur d'une technique personnelle liée à une conscience d'homme qui se cherche et se perfectionne. A cet égard, en approfondissant la personnalité de Gould, on pense à certains de nos poètes, à certains de nos peintres qui, livrés à leurs seules forces, se sont réalisés eux-mêmes, par et à travers leurs solitudes; un ordre nouveau jaillit de leurs ténèbres dominées et métamorphosées par l'art qui, étant découverte du monde, les invite à naître une seconde fois, d'où une ascèse technique les pressant de capter de l'intérieur les éléments vivants qui les augmentent et les transforment, leurs oeuvres étant parties liées avec leur univers le plus intime.

Dans notre vie musicale, Glenn Gould est un phénomène, pour ne pas dire un cas, non seulement par la qualité et l'authenticité troublante de son aventure artistique, mais par l'orginalité de ses dons d'interprète et de créateur. On comprendra que l'Office National du Film ait tourné deux films d'une demi-heure sur ce remarquable musicien. Cependant, on était en droit d'attendre que cette même exigence qui domine la vie de l'artiste préside à la réalisation du film. Car le cinéma n'est pas seulement l'un des visages qu'un pays donne de lui-même, mais l'image subtile de sa manière de penser et de sentir certaines réalités dont, en l'occurrence, celle d'une aventure musicale peu commune. On cherchera longtemps dans le monde des interprètes et des virtuoses, pour trouver un musicien tel que Gould, plus avide de servir la musique que de s'en servir.

LE FILM

La camera nous invite, d'abord à partager la retraite solitaire du musicien qui se retire pour travailler dans la maison de campagne de son enfance, puis à le suivre dans le tempo abrutissant de New-York, où il enregistre des pages mémorables de Jean Sébastien Bach pour la maison Columbia. Cette

solitude absolue sur les bords du lac Simcoe, que le musicien protège farouchement et que la camera nous a permis de pénétrer, rappelle étrangement celle de Saint-Denys Garneau, non pas dans son paysage ou dans son cadre extérieur, mais dans la signification particulière que cette retraite prend dans la vie des deux artistes et par rapport à leur enfance. Certes, nous sommes loin ici des aubépines du mois de Marie à Illiers ou des roseaux de la Vivonne et même de l'envoûtement mystérieux du "Pré Catelan", nos solitudes, pour n'être pas du même ordre, rejoignent néanmoins certains jardins perdus, retrouvés par le rêve et habités de tendresses anciennes. Le paysage quotidien de Gould, avec lequel il semble s'établir une complicité secrète, l'incite constamment à parler de son enfance, même lorsque le spectateur s'y attend le moins et qu'aucune raison extérieure semble motiver le surgissement de ce **thème fondamental** sur lequel il dessine d'étranges variations: ainsi il nous révélera que son aversion des départs de tournées de concerts lui rappelle ses départs malheureux pour l'école, certaines pages de Beethoven éveillent encore en lui d'anciennes rêveries liées aux auditions du dimanche de la Symphonie de New-York qu'il entendait dans la voiture familiale de retour de la maison de campagne. Quelques symphonies restent attachées à ces champs de neige givrés et durcis comme une enfance ou une adolescence solitaire.

Une des grandes puissances de l'art est dans le souvenir, d'autre part l'invention d'un artiste n'est pas dans le sujet, mais dans la manière de le traiter et dans les tonalités secrètes que son talent lui permet d'explorer. On eût souhaité que la camera trouvât en son pouvoir de suggestion, et non en ses facilités, la possibilité de traduire ce thème apparemment capital dans la vie de Gould. De plus, Bach étant une nourriture quotidienne pour le musicien, toutes ses méditations personnelles gravitent autour de cette présence, il eût été désirable que le cinéaste, en plus de nous offrir de très belles images du pianiste jouant Bach sur son vieux piano d'enfance — un Chickering de 70 ans aux sonorités anciennes —, trouvât moyen d'interroger le musicien sur cette part de Bach qui vit en lui avec tant d'intensité et de passion. Cette présence de Bach, dans la vie d'un jeune musicien de 27 ans, est chose si rare et révèle un choix d'une qualité si exceptionnelle qu'elle aurait mérité, à mon sens, au moins une interrogation. Chose plus grave encore, que je ne parviens pas à m'expliquer, et que je soupçonne d'être une solution de facilité et de mauvais goût: lors même que Gould enregistre chez Columbia le Concerto Italien de Bach, la camera s'avise, durant l'exécution du mouvement lent, de nous montrer **en gros plans des pieds...** traversant une rue quelconque, sans doute pour nous rappeler que nous sommes dans New-York, pour varier l'image, ou peut-être par malaise devant un visage ému et profondément attachant. Grand dieu, pourquoi varier l'image! Elle était magnifique. Aurions-nous tellement peur d'un visage qui se fait l'expression d'une passion ou d'une sensibilité au point de nous faire passer, **sans justification valable, d'une image à une autre, pour le moins extrême?**

Je trouve également **vulgaires** et **superficielles,** toutes les images des techniciens de Columbia, bavardant et lisant les résultats des matchs de baseball, alors que Gould joue ce même concerto de Bach. Ce laisser-aller de mauvais aloi, qui cherche à alléger des moments de haute tension pour des raisons de vulgarisation, ne peut être susciter que par une certaine **panique devant toute gravité** qui engage le spectateur au delà de l'image. Sur ce, on me répondra qu'un documentaire n'est pas une oeuvre d'art. Et pourquoi ne le serait-il pas? Ceci nous amène à certaines réflexions sur le cinéma actuel.

UN OEIL INDISCRET

Pour bêtement réaliste qu'il était, le cinéma est devenu avec des artistes tels que Igmar Bergman et Louis Resnai pour ne nommer que ceux-là, un art de l'insinuation poétique, un art de la suggestion qui va bien au-delà de l'image et **du fait divers.** Le cinéma de 1960 explore, tel un oeil indiscret, tous les états polyphoniques du psychisme conscient et inconscient, le fait divers ne devient alors qu'**une occasion non une cause.** Ainsi Resnai nous a rappelé qu'une image pour être bonne, juste et valable, devrait être **nécessaire** au sens poétique surtout, et non seulement au sens photographique; qu'elle devait être le résumé d'une concentration, d'un paysage émotif que les mots ne sauraient rejoindre; l'extrême d'une émotion à son paroxysme ne peut être que silencieux, quoi de plus beau qu'une image qui nous engage dans ce silence... et que seule la camera — instrument exceptionnel s'il est entre les mains d'un véritable artiste — peut nous permettre d'approcher!

Les rives du cinéma se déplacent, explorent de nouveaux espaces intérieurs, abordent de nouvelles dimensions, expriment une sorte de contrepoint de tout l'être humain, ce qui l'apparente (avec Hiroshima mon amour) au **roman poétique.** Rien d'étonnant que parmi tous les artistes actuels, les poètes soient ceux qui se passionnent le plus pour cette nouvelle aventure qui se réclame, à l'encontre de tous les arts, d'aucune tradition séculaire, d'aucun passé, si ce n'est que 50 années environ de bêtises, d'expériences plus ou moins heureuses et de recherches isolées avec des moyens de fortune. Où en sommes-nous au Canada? C'est la question que l'on est en droit de se poser après avoir vu ces deux films sur l'un de nos plus prestigieux pianistes.

L'INTERPRETE

L'on ne peut qu'admirer la technique de Gould bien qu'elle soit extrêmement personnelle et s'accommodant de bien des difficultés d'être. Est-elle vouée au silence ou à la permanence? Par ses nombreuses manies va-t-elle s'augmenter ou se défaire? Nous savons que chez les interprètes, encore plus que chez les compositeurs, une technique instrumentale est intimement liée à l'équilibre de l'homme; il n'y a qu'à méditer l'aventure artistique d'un Horowitz ou d'un Rubinstein pour s'en rendre compte; d'autre part, il n'y a pas de technique en art qui ne se rattache à une conscience de plus en plus développée et à une capacité de vie qui s'épanouit dans le sens d'un accroissement de tout l'être. Bach est là pour nous le rappeler, son expérience unique dans l'histoire de l'art est fort éloquente à ce propos.

J'admire Glenn Gould profondément, mais je lui reprocherais de prendre certains tempos parfois trop vites et de sacrifier certaines qualités lyriques et expressives en faveur d'un mouvement que l'on pourrait rapprocher du style machine à coudre de Wanda Landowska — laquelle pouvait néanmoins s'abandonner quelque peu dans certains adagios — et qui demeure cette grande Dame à qui nous devons la renaissance du clavecin. Il est peut-être bon de se rappeler que dans les manuscrits pour les oeuvres de clavier (préface aux inventions, certaines pages du Clavier Bien Tempéré, Sonates pour viole de gambe et clavecin) Bach écrivait très souvent, même pour les mouvements vifs: **"cantabile",** c'est-à-dire chantant; cette qualité lyrique et expressive que Bach réclame ne doit pas être observée uniquement dans les mouvements lents — que Gould joue très bien d'ailleurs — mais dans plusieurs fugues d'un tempo allègre. D'autre part, nous savons par l'orbituaire de Bach que le génial défunt "aimait les tempos très **animés ou vifs", "Sehr Lebraft",** dit le

texte. Personnellement, je crois qu'il y a une nuance sensible entre **vite et vif:** Une allemande peut être animée et vive, sans être exécutée dans un tempo trop rapide. Rappelons également que Johann Joachim Quantz, (que J. S. Bach a probablement connu puisqu'à partir de 1741 Quantz fut musicien de chambre et compositeur de la cour chez Frédéric de Dresde) dans ses textes sur la pratique de la musique du XVIIIe siècle — ignorant le métronome, puisqu'il fut inventé en 1816 — précise que "le tempo fondamental" de l'époque est celui de la pulsation artérielle. En ayant soin d'ajouter que les battements du pouls sont de 80 à la minute, bien que "le pouls est plus lent le matin qu'après les repas du midi et le soir plus rapide que dans l'après-midi". Si nous nous basons sur ce texte, que tous les instrumentistes devraient connaître, et que nous convertissons en notre mouvement métronomique actuel ce tempo humain, cela donnera des tempi nettement moins rapides que ceux employés par Gould. Nonobstant cette réserve, ce que j'aime chez Gould, c'est que la polyphonie demeure, même dans les mouvements trop rapides, nette et précise.

Gould nous révèle dans ce film qu'il espère à 35 ans quitter la carrière d'interprète pour se consacrer entièrement à la composition musicale. Gould espère se retirer dans la maison de campagne de son enfance, s'isoler des salles de concerts·afin de donner forme à sa solitude. Mais cette voix de Bach qui chante si fort en lui saura-t-elle se taire pour faire place à la sienne? Ou connaîtra-t-il un isolement semblable à celui de certains de nos poètes qui préfèrent, avant même d'avoir atteint leur trentième année, **le silence à la vie?**

★

Du vaudeville du vaudeville et encore du vaudeville

Yerri Kempf

J'AVOUE mon embarras pour parler de la nouvelle pièce — **Le Séducteur** de Diégo Fabbri — présentée au Théâtre-Club. J'avais emmené avec moi une amie qui avait vu cette comédie lors de sa création parisienne au Théâtre de la Michodière et qui m'assurait avoir gardé le souvenir d'une soirée très amusante. "J'ai beaucoup ri", ne cessait-elle de me répéter en attendant le lever du rideau. Enfin le rideau se leva et j'attendis le premier éclat de rire de ma voisine. Rien. De temps en temps, je jetais un coup d'oeil furtif sur son visage, qui s'allongeait comme les scènes elles-mêmes..." "C'est long", finit-elle par me souffler. Elle ne riait toujours pas. A l'entr'acte, elle m'avoua: "C'est drôle: ce n'est pas drôle du tout!" Et moi je me demandais pourquoi elle avait trouvé ce vaudeville-prêcheur drôle à Paris. Car je ne songeais guère a incriminer l'interprétation: Jean-Claude Deret, apparemment, dominait la situation; Nina Diaconesco avait de l'abattage; Gisèle Schmidt était Gisèle Schmidt... Peut-être le rythme de la mise en scène était-il trop lent? Peut-être Florent Forget avait-il trop poussé les personnages vers le vérisme? N'aurait-il pas mieux valu adopter une interprétation stylisée?

Le deuxième acte n'éclaira guère ma lanterne. Mon amie ne riait toujours pas et moi, je ne comprenais toujours pas ce qui avait pu la faire tant rire à la Michodière. Au troisième acte, enfin, nous riâmes. Le gag — monumental — de la rencontre du séducteur avec ses trois bien-aimées réunies est irrésistible. Puis le sermon reprit... car il y a dans la pièce de M. Fabbri un côté prêchi prêcha qui me semble à l'antipode du comique. Le public rit ou réfléchit, mais il est incapable de faire ces deux choses à la fois. Quand on écrit un vaudeville, il ne faut pas, en plus, jouer au moraliste. Il y a là une confusion des genres qui ne peut que mettre le public mal à l'aise. D'ailleurs la construction même de la pièce: Monologue, sketch; monologue, sketch; en aggrave l'aspect "comique de laboratoire" et ferait presque ranger ce "Séducteur" parmi les héros du "Roman de la Science"! Fabbri, émule de Fernand Seguin, voilà une découverte pour le moins inattendue !Comme dit le héros de la pièce: "On attendait Grouchy, et c'est Blucher!" Le dispositif scénique, imaginé par Rinfret, est très ingénieux.

• • •

Si le festival dramatique, organisé à la Comédie Canadienne, se proposait d'illustrer "mon aphorisme" de janvier: "Un bon vaudeville vaut mieux qu'une méchante tragédie" — hypothèse bien présomptueuse — il a parfaitement réussi. "Chambre 110" a fait passer une agréable soirée au public et le jeune talent de Jacques Bobet tient autant qu'il promet. Invention comique et dialogue dénotent un esprit de bonne qualité et pourront certainement s'employer avec bonheur à d'autres ouvrages. Quant à la tragédie "Tristan et Iseult ou les malheurs d'Eugénie..." mieux vaut jeter un voile sur cette sombre cornouaillerie.

• • •

Dès que le rideau s'est levé jeudi soir 17 mars à l'Orphéum, j'ai reniflé comme un chien de chasse l'approche d'un gibier royal, et Pantagleize est sorti de sa boîte, Parsifal dérisoire de notre temps. A mesure que Ghelderode déployait son imagerie sarcastico-lyrique, mon sentiment d'assister à un événement capital du théâtre contemporain s'accentuait. Maintenant que j'ai eu le loisir de commencer à dresser l'inventaire des richesses extraordinaires contenues dans le vaudeville attristant du grand dramaturge flamand, je suis en mesure d'affirmer que mon plaisir d'une soirée n'était pas un égarement d'une heure... Au contraire: c'était l'ivresse de se trouver en face d'un personnage majeur de cette longue suite de héros imaginaires qui se sont appelés tour à tour Oreste, Hamlet, Dom Juan. Stupéfiant Pantagleize! Né il y a trente ans, tu apportais dans ton berceau tout le théâtre d'avant garde. Brecht et Ionesco, pour ne citer que les deux extrêmes, se trouvent là à l'état de germe, quand ce n'est déjà sous forme de fleurs. Or si l'on a parfois l'impression que certains personnages de ce "théâtre de Babel" — pour reprendre l'expression de Lou Bruder — ne survivent que grâce à des ballons d'oxygène, Pantagleize et ses comparses sont par contre éclatants de vitalité. Avec une désinvolture que seul le génie permet, Ghelderode agite les drapeaux noirs de la plus totale des révolutions. Il y a de l'Apocalypse là-dedans! Voilà enfin du théâtre engagé et qui n'en déborde que davantage de la plus authentique liberté. Ghelderode n'est à la solde de personne, ni d'un parti, ni d'une église, ni d'une philosophie. C'est un visionnaire qui voit clair et qui sait nous faire participer à ses transes. A la fois poète et prophète, il met au service d'une imagination créatrice irrépressible une langue verdoyante qui claque comme un fouet. Le fouet du dompteur. L'autre dompteur s'appelle Jean-Louis Roux. Il lance sur la scène de l'Orphéum un essaim de jeune talents qui s'ébrouent avec maestria autour de Pantagleize idéal: Georges Groulx. Les dispositifs scéniques de Robert Prévost montrent que l'esprit de la Boulangerie souffle aussi au TNM, et ce n'est certes pas moi qui m'en plaindrais.

★

CHRONIQUE D'UN DÉFUNT

IL nous revient que l'**Oraison funèbre** de Jean Paré, publiée dans notre livraison d'avril, encourt les foudres mêmes qu'elle dénonçait. A cela, rien d'étonnant; le contraire eût manqué de vraisemblance. Et si nous reprenons ici le sujet, c'est pour relever la **forme** des réactions perçues plutôt que leur contenu.

Elles se résument à deux remarques également révélatrices d'un certain état d'esprit et qui valent d'être considérées.

On reproche d'abord à Jean Paré de **détruire une oeuvre.** C'est une façon de voir assez spéciale. En vertu de la même logique, toute plainte au sujet d'une assiette mal lavée équivaudrait à prêcher l'abolition du lavage de la vaisselle...

En second lieu, on accuse notre collaborateur d'avoir adopté un certain **ton,** "inadmissible vu la gravité du sujet." Ce n'est certes pas la première fois que la satire est mise au rang des péchés capitaux. N'est-elle pas cependant la seule ressource du journaliste qui veut échapper à la rage, devant certaines extrémités d'inconscience ou de ridicule? Et n'a-t-on pas tendance à accuser le **ton,** chaque fois que la **substance** s'avère trop embarrassante?

Il était pourtant facile de découvrir dans cette **Oraison funèbre,** trois propositions implicites, fort claires et faciles à dégager du **ton.** Je me suis livré moi-même à cet exercice, avec le résultat que voici:

1. De même que les patrons sont, par situation, de fort mauvais professeurs de vertu pour leurs ouvriers (surtout quand il s'agit de prêcher la pauvreté et la résignation chrétienne) de même, une maison d'édition qui se livre au commerce est mal venue de s'ériger en autorité morale (touchant les livres à ne pas **acheter**). Si pures que soient ses intentions, elles n'empêcheront jamais ses jugements de paraître suspects.

2. Même appuyée sur tous les Sagehomme du monde, la pratique qui consiste à exécuter l'oeuvre d'un écrivain en deux mots (T.B., Dangereux, Pour adultes, Mauvais, etc.) surtout quand elle s'adresse aux "libraires, maisons d'enseignements, bibliothécaires, familles", est humiliante pour l'esprit humain, relève d'un conception lamentable de la pédagogie et témoigne d'un grave mépris pour l'intelligence du prochain.

3. Un nombre inquiétant des jugements moraux prononcés par Fides, dans la liste mise en cause, s'avèrent d'une désarmante étroitesse, dénonce implicitement la majorité de nos éducateurs chrétiens (qui mettent ces livres entre les mains de nos enfants) et confinent au ridicule quand ils n'y tombent pas tout à fait.

Obsédés par le **mal** que peuvent faire certains livres, les censeurs semblent oublier qu'ils devront rendre compte **aussi** et peut-être **d'abord du bien** que certains livres n'auront pas fait parce que les préjugés jansénistes et la fausse prudence des mêmes censeurs les auront injustement soustraits à la curiosité intellectuelle des jeunes.

G.P.

★

Saint-Denys Garneau... (suite de la page 28)

n'auraient plus guère résonance chez un garçon qui atteint ses vingt ans en 1960.

On pourrait dire qu'après des ères de frustration, auxquelles Garneau se rattache, il y eut un courant de révolte intellectuelle, mais dont les représentants restaient parfois aussi atteints, dans leurs attitudes vitales, que Garneau paraît l'avoir été. Puis, graduellement, il y eut tendance à identifier la libération sexuelle avec la libération de l'être. Pour que toutes ces tentatives, parfois si désastreuses, ne s'accomplissent pas dans l'amertume, il faudrait sans doute que les générations en puissance maternelle, paternelle ou éducatrice se rendent compte, à travers le souvenir de leur propre misère traversée dans beaucoup plus d'obscurité et d'inconscience, que tout cela n'est qu'une autre forme de la même difficulté. Mais on est lent à comprendre.

"There are three classes of people in the world, écrivait Chesterfield. The first learn from their own experience — these are wise; the second learn from the experience of others — these are happy; the third neither learn from their own experience nor the experience of others — these are fools."

Ce qui serait fort beau, si apprendre au moyen de l'éducation et des livres, c'est-à-dire par l'expérience des autres, n'était aussi une expérience de vie. Mal apprendre de cette façon est encore plus désastreux que mal apprendre par l'expérience directe de la vie. Parce qu'une éducation mal faite arrive à fournir des fausses bonnes raisons de mal vivre. ★

Arthur Buies... (suite de la page 25)

1888, *Anglicismes et Canadianismes*. Asselin nous en a, Dieu merci, suffisamment parlé, mais avec quel succès? Ecoutons: "Les canadiens sont incorrigibles. Ils ont une horreur pour ainsi dire instinctive du bon langage ordinaire: il leur faut ou parler horriblement mal ou bien poser pour "parler dans les târmes", ce qui fait qu'ils sont ou inintelligibles ou ridicules... Nous sommes tellement habitués au mélange des deux langues, française et anglaise, que nous ne faisons plus de différence et que nous ne reconnaissons plus le caractère, la nature propre de chacune d'elles. Nous sacrifions une langue admirable... aveuglément, délibérément, à un jargon bâtard qui n'a ni origine, ni famille, ni raison d'être, ni principe, ni règle, ni avenir". Comme quoi, mon cher Laurendeau, et vous le saviez, le langage que vous fustigez d'un mot si disgracieux que je n'ose le répéter, n'est pas d'aujourd'hui ni même d'hier. ★